

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

8ÈME ANNÉE.—No 4.

OTTAWA

1er Avril 1883.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

RAPPORTS et LETTRES éditantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

Exposé et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Oeuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays : Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé : *Études des Mœurs et des Monuments*, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'Étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger. et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'*Intempérance* et du *Luxe*, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1081, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

TOUT LE MONDE ENTEND !

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo!

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits REQUINS BLANCS pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARODON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de p. ste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille.

Ecoutez ce que disent les Sourds !

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdisants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux. J'ai été grandement soulagé. Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Ecrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les mailles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importé seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

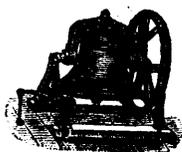
(Ci-devant HAYLOCK ET CIE

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1er février 1883.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (MAS.)
Etats-Unis

LA CONSOMPTION POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUPRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consommation.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consommation et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Tous les différents clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un **MULTUM IN PARVO**. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3 00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie !

BROCHURE DE 160 PAGES,

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêtes.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIELY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

"Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais *Guirlande* ne fut composée de plus belles fleurs ! On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur. Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil. Tout à vous en N.-S., et en Cèlle qui vous a inspiré de si pieux cantiques."

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boite 1061, Ottawa,
Seul Agent pour le Canada.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées sur le couvert.
(Voir le titre à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux.

BRIEF EXPOSÉ

DE LA

ROUTE DU CALVAIRE.

La dévotion attachée aux exercices du Chemin de la Croix, qui a été la dévotion de tous les siècles depuis la mort du Sauveur, et qui continue d'être partout, dans la famille, dans la paroisse, et chez tous les catholiques du monde entier, la principale action de la piété filiale envers Dieu, nous engage à mettre sous les yeux des lecteurs de *L'Album des Familles* les renseignements qui suivent touchant les lieux parcourus par le souverain Maître de la vie et de la mort, durant les douloureuses souffrances de sa Passion

VENDEBI SAINT.

On appelle *Chemin de la Captivité* la distance parcourue par Jésus-Christ depuis le Jardin des Oliviers jusqu'au Prétoire de Pilate, et qui contient trois mille cent cinquante pas, savoir :

Du Jardin des Oliviers à la maison d'Anne et celle de Caïphe.....	260 pas.
De la maison de Caïphe au prétoire de Pilate.....	1,300 "
Du prétoire au palais d'Hérode, avec le retour.....	210 "
Du prétoire à la salle de la Flagellation, avec le retour.....	50 pas.
Autres lieux parcourus ou retour.....	1,300 "

Total.....3,150 pas.

La *Voie Douloureuse* est le chemin suivi par Jésus-Christ chargé de sa Croix, depuis le prétoire jusqu'au Calvaire, comprenant cinquante pas, compris dans le chiffre total ci-dessus.

Les principaux endroits qui ont été illustrés par quelque circonstance remarquable de l'histoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre Sauveur, sont :

10. La *Salle du Cénacle*, où Notre Seigneur lava les pieds de ses apôtres, et institua le très saint sacrement de son corps et de son sang pour se disposer à la Passion, était longue de 24 pas et large de 16.

20. La *Grotte du jardin des Olives*, où Notre Seigneur eut une sueur de sang, étant tombé en agonie, est éloignée de 60 pas du lieu où il laissa ses trois disciples endormis. Ce lieu est à 10 pas de l'entrée du Jardin ; on y voit encore quelques traces ou figures de leurs corps imprimées sur la roche. C'est-là que Notre Seigneur leur témoigna que son âme était saisie d'une tristesse mortelle. La Grotte de l'Agonie est presque ronde et soutenue par trois gros pilastres bruts provenant de la roche même. Elle a une ouverture au milieu de la voûte, de laquelle Notre Seigneur, pendant son oraison, pouvait regarder le ciel. On y descend par 7 ou 8 degrés grossièrement taillés dans le roc : elle a 14 ou 15 pas de diamètre. Il y a tant de bénédictions dans cette grotte, qu'en y entrant on sent son cœur attendri, et l'on répand des larmes de dévotion.

30. L'entrée du *Jardin des Oliviers* où Notre Seigneur fut pris et lié par les juifs, et où Saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, l'un des gens du Grand Prêtre.

40. Le *Torrent de Cédron*, où l'on dit que Notre Seigneur tomba dans l'eau en passant. C'est une tradition de Jérusalem que Notre Seigneur, lié et garotté par les juifs, étant traîné de nuit avec violence au travers de la vallée de Josaphat à la maison d'Anne, tomba en passant dans le torrent de Cédron, grossi par la pluie de la saison, et qu'il imprima sur le roc du fond les vestiges qu'on y voit encore.

50. La *Maison d'Anne*, où Notre Seigneur reçut un soufflet, est changée en un monastère ou hôpital des chrétiens arméniens. On montre dans la cour un gros olivier auquel on dit que Notre-Seigneur fut attaché avant d'être présenté à Anne. On assure que l'église du monastère est bâtie à l'endroit où était la salle dans laquelle Notre divin Sauveur fut présenté à Anne et reçut un soufflet d'un infâme valet. Une lampe brûle jour et nuit à l'endroit où l'on croit que notre Saint Rédempteur fut ainsi outragé.

60. La *Maison de Caïphe* est aussi changée en monastère ou hôpital. On voit dans la cour l'endroit où Saint-Pierre, se chauffant avec des soldats, renia son divin Maître. L'église est bâtie à l'endroit où Notre-Seigneur fut déclaré blasphémateur et jugé digne de mort par le conseil, pour avoir dit qu'il était le Fils de Dieu. On montre dans cette église un petit cachot d'environ trois pieds carrés, où Notre-Seigneur fut enfermé une partie de la nuit, après que les soldats, qui l'avaient en garde, furent las de lui cracher au visage, de lui donner des coups de poing, de lui arracher les cheveux et de lui faire endurer mille autres honteux et douloureux supplices.

70. Le *Palais d'Hérode*, où Notre-Seigneur fut revêtu d'une robe blanche par moquerie, puis accablé de mépris, de railleries, d'injures et d'outrages, avant d'être renvoyé à Pilâte. Ce palais, totalement ruiné, ne conserve rien de son antique splendeur. La maison bâtie sur ses ruines, appartenait à la fin du 18e siècle, à un turc, qui était ennemi des chrétiens qu'il ne voulait pas les laisser entrer chez lui, même en payant.

80. La *Salle de la Flagellation* avait 7 ou 8 pas en carré. La colonne, à laquelle Notre-Seigneur fut attaché et déchiré à coups de fouets, était au milieu et soutenait la voûte, comme au temps de Saint-Jérôme (mort en 420). Elle soutenait le portique de l'église du Mont de Sion, étant encore toute tachée du précieux sang de Jésus-Christ.

90. Le *Prétoire de Pilâte*, où Notre-Seigneur fut couronné d'épines. Les restes du palais de Pilâte servent encore de logement au gouverneur turc, que le Grand Seigneur envoie tous les ans à Jérusalem. L'ancien prétoire sert de cuisine aux infidèles. C'est un salon voûté, où les Présidents Romains rendaient justice. On y montait autrefois par un escalier de 28 marches en marbre qui ont été jadis transportées à Rome et qu'on appelle depuis l'Échelle Sainte (*Cala santa*).

100. L'*Arcade de l'Ecce Homo* où Notre-Seigneur fut mis en comparaison avec Barabas, qui lui fut préféré. Cette Arcade, reste d'une galerie ancienne, dépendait du Palais de Pilâte. C'est de cette galerie que le Président romain se faisait voir au peuple.

110. *Lieu* où la Sainte Vierge vint à la rencontre de Notre-Seigneur, et tomba dans une extase de douleur à la vue de son cher Fils portant sa croix au calvaire.

12. *L'endroit* où Notre-Seigneur, chargé de sa croix, fut aidé par Simon le Cyrénéen. La vraie Croix avait, dit-on, quinze pieds de long et huit en travers, épaisse à proportion : elle était fort pesante et accablait de son poids énorme Notre-Seigneur, déjà épuisé par les fatigues de la nuit précédente, par la grande perte de son sang, de son

couronnement d'épines et de toutes les cruautés qu'il souffrit.

130. *L'endroit* où les pieuses femmes et filles de Jérusalem, pleurant sur Notre-Seigneur, furent consolées par lui.

140. *L'endroit* où la Véronique essuya le visage de Notre-Seigneur. On assure que le voile de cette sainte femme (appelée Bérénice) était plié en trois, et que la sainte face de Notre-Seigneur s'imprima sur chacune de ses parties, dont l'une est gardée à Rome, l'autre en Espagne, et la troisième à Jérusalem.

150. La *Porte Judiciaire*, où Notre-Seigneur entendit lire sa sentence de mort. On sortait anciennement de Jérusalem par cette porte pour aller au lieu du supplice appelé le *Calvaire*, à cause des têtes de morts dont il était rempli. On voit encore quelques restes de cette porte, et une colonne à laquelle on dit qu'on avait coutume d'attacher la sentence de mort rendue contre le criminel qu'on menait au supplice.

160. Le *Calvaire* où Notre-Seigneur fut crucifié entre deux voleurs, où il mourut un vendredi, 3 avril, à la neuvième heure du jour, dans la trente-troisième année de son âge. Depuis la sixième heure du jour, les ténèbres couvraient toute la terre ; à la neuvième heure, Jésus jetant un grand cri pour la seconde fois, rendit l'esprit..... *Tout fut consommé !* Le Mont Golgotha ou Calvaire était une éminence de rochers hors de Jérusalem, où l'on faisait mourir les criminels ; il est maintenant au milieu de la ville enfermée dans l'église du Saint-Sépulcre.

En 1835, Ibrahim Pacha autorisa les religieux du Saint-Sépulcre à réparer leur église, endommagée par un tremblement de terre, et de plus à en déboucher les fenêtres, murées depuis six siècles et demi, c'est-à-dire depuis le temps du sultan de Saladin.

Le Calvaire forme une belle chapelle qui a bien quatre toises en carrés. On y monte par dix-neuf marches, plus hautes que celles de nos maisons. On y voit l'endroit où Notre-Seigneur fut cloué sur la croix. Le trou où la croix fut plantée, après que le Sauveur y eut été cloué. On y voit la place d'où la sainte Vierge, saint Jean

l'Évangéliste, sainte Marie-Madeleine et les femmes pieuses regardaient le crucifiement du Sauveur ; la place où étaient plantées les croix du bon et du mauvais Larron ; la fente miraculeuse du Calvaire, faite par le tremblement de terre qui arriva à la mort de Notre-Seigneur ; elle est à un pied de la croix du mauvais Larron, et fait une séparation mystérieuse entre lui et notre divin Sauveur. Cette chapelle est le lieu le plus saint du monde.

170. Le *Saint-Sépulcre*, où fut mis le corps de Notre-Seigneur après sa mort, a environ six à sept pieds carrés et huit en hauteur. Il y a dedans un rebord de roc pratiqué en forme d'autel, sur lequel on dit que le corps du Sauveur fut posé. Quarante petites lampes d'argent et une d'or, enrichies de pierres précieuses, brûlent jour et nuit dans ce lieu sacré.

180. Le *Mont des Oliviers*, d'où Notre-Seigneur ressuscité monta au ciel. On distingue encore le vestige du pied gauche du Sauveur imprimé sur le roc.

R. P. PARVILLERS, S. J.

NOTES.—Les plus grandes portions du bois de la Croix se trouvent dans la cathédrale de Paris, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem et à Rome.

La tablette sur laquelle se trouve l'inscription INRI est également dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, qui a été construite pour contenir le morceau de la Croix et cette Tablette.

La Couronne d'Épines se trouve dans la cathédrale de Paris, mais dépourvue des épines qui ont été distribuées à une foule d'églises.

Le premier Clou a été jeté dans la mer Adriatique par Sainte-Hélène, afin d'apaiser les tempêtes continuelles de cette mer ; le deuxième clou a formé la célèbre couronne de fer des rois d'Italie ; le troisième est dans la cathédrale de Paris.

L'Eponge se conserve dans la cathédrale de Latran, à Rome.

La Lance est également à Rome.

La ville de Turin prétend posséder le Linceul.

La Robe se trouve dans l'église d'Argenteuil, elle avait été donnée par Charlemagne au prieuré d'Argenteuil, où sa sœur était abbesse.

La Colonne de la Flagellation se trouve dans l'église de Saint-Praxède, à Rome ; elle a été apportée à Rome au commencement du treizième siècle.

Littérature.

PAUL ET VIRGINIE

PAR

Bernardin de St-Pierre.

(Suite)

IV

C'était donc au pied de ce payer que j'étais sûr de rencontrer Paul quand il venait dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses. Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est partie depuis deux ans et deux mois ; et, depuis huit mois et demie, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai le roi, je serai fortune, et la grand'tante de mademoiselle de La Tour me donnera sa petite-nièce en mariage, quand je serai devenu un grand seigneur.

Le vieillard.—O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

Paul.—Ma mère me l'a dit ; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

Le vieillard.—Le défaut de naissance vous ferme, en France, le chemin aux grands emplois. Il y a plus : vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

Paul.—Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage ?

Le vieillard.—Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés ; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talents et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connaître les hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

Paul.—Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera ?

Le vieillard.—Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

Paul.—Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

Le vieillard.—O mon ami ! chez les Grecs et les Romains, même dans leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre, sortis des

classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent ; mais, aujourd'hui, les distinctions qui lui étaient réservées ne s'accordent plus que pour l'argent.

Paul.—Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions ; je m'en ferai aimer.

Le vieillard.—Vous ferez donc comme les autres hommes ; vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune ?

Paul.—Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

Le vieillard.—Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

Paul.—Que je suis infortuné ! Tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginité ! Et il soupira profondément.

Le vieillard.—Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices : Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avait, chacun serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, et, comme les petits, de ramper sous les grands, pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de

ceux qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a donné la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois dont vous ambitionnez la faveur ne sont pas si heureux.

Paul.—Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle je n'ai rien ; avec elle j'aurai tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais puisque enfin sa parente veut lui donner un mari, un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science : je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne, et sans en dépendre : je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartient qu'à moi.

Le vieillard.—Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance et les richesses ; et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise, qui nous rend malheureux au dedans, et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'en envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer, mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous ? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus, leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

Paul.—Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque.

Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras et le baisa avec transport.

Le vieillard.—Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde,

l'Évangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens.

Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtu de vers si beaux, demandait l'aunôme pendant sa vie, Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple, Platon, fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeait ; et, avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de ces hommes illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là ; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

Vous voyez donc que, pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour ! On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois elles trouvaient des récompenses assurées dans les différentes places de l'Église, de la magistrature et de l'administration ; aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est ré-

servé particulièrement de donner de l'éclat à la vie obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans ; et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent ?

Paul.—Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous, qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

Le vieillard.—Qui voudrait vivre mon fils, s'il connaissait l'avenir ? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! la vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne ; et le ciel, qui nous donne la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

Paul.—Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe, des dignités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

Le vieillard.—Quoi ! vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

Paul.—Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

Le vieillard.—Virginie était alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

Paul.—Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

Le vieillard.—Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parents bien plus à plaindre que madame de La Tour, qui, faute

d'être secourue par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvents.

Paul.—Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle était si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! « Reviens, Virginie ! quitte les hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse !... » Et il se mettait à pleurer. Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont voir.

Le vieillard.—O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elle a de la vertu. A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

Paul.—Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés ?

Le vieillard.—Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Partout la violence produit la ruse.

Paul.—Comment peut-on être le tyran des femmes ?

Le vieillard.—En les mariant sans les consulter : une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

Paul.—Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent : les jeunes avec les jeunes.

Le vieillard.—C'est que la plupart des jeunes gens de France, n'ont pas assez de fortune pour se marier et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins : vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé, étant jeunes ; on les trompe à leur tour, étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde ; un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce

double désordre : et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un nombre moindre de têtes. L'État est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

Paul.—Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

Le vieillard.—Afin de passer ses jours dans l'abondance sans rien faire.

Paul.—Et pourquoi ne pas travailler ? Je travaille bien, moi !

Le vieillard.—C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous ? Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

Paul.—Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne vous comprends pas.

Le vieillard.—Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

Paul.—Les gens riches sont donc bienheureux. Ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisir les objets qu'ils aiment.

Le vieillard.—Il sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucune peine. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de boire, par la soif ? Eh bien ! celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le

parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, et le second, celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

Paul.—Qu'entendez-vous par la vertu.

Le vieillard.—Mon fils ! vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

Paul.—Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bien-faisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera.

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait peu de temps pour venir d'Europe avec un si bon vent ! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savants et les marins si habiles ! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour, quand elle serait sa femme. Sa femme !... cette idée le ravissait. « Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien, que pour votre plaisir. Virgi-

nie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir." Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir acablé de tristesse. Il me disait : " Virginie ne m'écrit point. Si j'elle était partie d'Europe, elle m'aurait mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés ! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des richesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans ces livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, elle se divertit. Ah ! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît ; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fut déclarée dans l'Inde ! j'irais y mourir.

— Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissements des hommes. Il en est un, plus rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter, chaque jour, sans témoin et sans éloge, les traverses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu.

— Ah ! s'écriait-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'acable et me désespère.

— La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit, mais il est des phares ou nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons

de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent : c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel, qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous. Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs si ingénieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

— Ah ! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de savoir lire quand Virginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi ; mais, quand elle me regardait en m'appelant son ami, il m'était impossible d'avoir du chagrin.

— Sans doute, lui disais-je, il n'y

a point d'ami aussi agréable qu'une personne qui nous aime. Il y a de plus, dans la femme, une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux traits et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie ? quel front ne se deride à son sourire ? quelle colère résiste à ses larmes ? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas trouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous.

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul, et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc aboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas de nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin ; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-dinée, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son gilet et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler ; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Vir-

ginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge, qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans ; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote, mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : " Virginie est arrivée ! Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : " Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. " Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

(La fin au prochain numéro.)

— o —
PENSÉES.

L'amour est plus perçant que la haine. Il entend ce qu'on dit. Il entend ce qu'on ne dit pas. Il entend le silence, lit ce qui n'est pas écrit, et devine ce qu'il faut deviner pour grandir.

HELLO.

Je définis la morale, la science de la vie, en vue de l'éternité.

MARMONTEL.

L'homme se trouve trop petit tout seul. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut.

BOSSUET.

— ooo —

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite)

CHAPITRE VIII

Don Abbondio, convalescent de sa fièvre de terreur, suite de sa rencontre avec les bravi de don Rodrigo, était assis dans un grand fauteuil et se délectait à la lecture d'un panégyrique de saint Charles Borromée prononcé deux ans auparavant dans la cathédrale de Milan, où il avait excité une grande admiration. Notre curé en était à la comparaison que l'on faisait du saint avec Archimède à cause de son amour pour l'étude, lorsque Perpétua entra et annonça la visite de Tonio.

— A cette heure ! dit don Abbondio.

— Que voulez-vous ? ces gens sont si indiscrets !... Mais si vous ne le prenez pas au vol...

— Oui, si je ne le prends maintenant, qui sait quand on le reverra ?... Faites-le venir. Vous êtes bien sûre au moins que c'est lui ?

— Très-sûre, répondit Perpétua ; et elle vint ouvrir la porte en disant : Où êtes-vous ?

Tonio s'avança en même temps qu'Agnèse qui salua Perpétua.

— Bonsoir, Agnèse ; d'où venez-vous donc à cette heure ?

— Je viens de*** (et elle nomma un petit village voisin), et je m'y suis même arrêtée plus que je ne voulais, dit Agnèse... précisément à cause de vous... Si vous saviez !...

— Ah ! pourquoi ? demanda Perpétua ; et se tournant vers les deux frères : Entrez, dit-elle, je vous suis.

— Parce que, reprit Agnèse, une de ces femmes qui veulent parler sans savoir les choses s'obstinait à me dire que si vous ne vous étiez pas mariée à Beppé Suolavecchia ni à Anselmo Longhigna, c'est qu'ils n'avaient pas voulu de vous. Moi, je soutenais que c'étais vous qui les aviez refusés l'un et l'autre.

— Bien sûr ! Oh ! la menteuse ! la menteuse ! Qui est-ce ?

— Ne me le demandez pas ; je n'aime pas à mettre les gens mal ensemble.

— Vous me le direz ! vous devez me le dire ! Oh ! la menteuse !

— Vous ne sauriez croire, dit Agnèse, comme j'ai regretté de ne pas savoir toute l'histoire, pour confondre cette femme !

— Est-il possible d'inventer ainsi des mensonges ? s'écria de nouveau Perpétua. Quant à Peppé, tout le monde sait, et a pu voir... Hé ! Tonio, poussez la porte tout contre et montez. Je vous suis.

Tonio répondit : — Oui, oui !

Perpétua continua à parler avec volubilité.

En face du presbytère se trouvait, entre deux maisons, une petite ruelle qui tournait dans les champs. Agnèse marcha doucement de ce côté, comme si elle eût voulu se mettre à l'écart pour causer plus librement. Perpétua la suivit, et quand elles furent hors de la vue du presbytère, Agnèse toussa fort : c'était le signal. Renzo serra le bras de Lucia pour lui donner du courage, et tous deux vinrent sur la pointe du pied, rasant la muraille jusqu'à la porte qu'ils poussèrent doucement, et montèrent à pas de loup avec les deux frères qui les attendaient en bas, dans le corridor.

Arrivé sur le palier, Tonio suivi de Gervaso s'approcha de la porte et dit :

— *Deo gratias !*

Lucia et son fiancé restèrent cachés derrière la porte, retenant leur souffle : le seul bruit que l'on eût pu entendre était les battements du cœur de la pauvre Lucia.

Don Abbondio, assis, comme nous l'avons dit, dans son grand fauteuil, enveloppé d'une vieille soutane, coiffé d'une barrette, ôta ses lunettes et dit :

— C'est Tonio, n'est-ce pas ?

Les deux frères entrèrent

— Le seigneur curé dira que je viens bien tard ? dit Tonio en s'inclinant ainsi que Gervaso.

— Oui, c'est bien tard de toute manière. Vous savez, n'est-ce pas, que je suis malade ?

— Ah ! j'en suis fâché !

— Vous devez l'avoir entendu

dire ; je suis malade... et ne sais quand je pourrai sortir... Mais quel est ce garçon que vous avez amené avec vous ?

— Mon frère, seigneur curé, qui est venu par compagnie.

— Bon ! Voyons ? dit le curé.

— Ce sont vingt-cinq *berlinghes* neuves, de celles qui ont le saint-Ambroise à cheval, dit Tonio en tirant le paquet de sa poche.

— Voyons ? répéta don Abbondio, et, prenant le paquet, il l'ouvrit, compta les *berlinghes* et dit : C'est bien ! je vais vous remettre le collier de Tecla que vous m'avez donné en gage. Tenez, c'est cela, n'est-ce pas ?

— A présent, seigneur curé, voulez-vous avoir la bonté de mettre un peu de noir sur du blanc !

— Comme le monde devient méfiant ! s'écria don Abbondio. N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Oh ! seigneur curé... vous me faites injure !... Mais mon nom est sur le gros livre du côté de la dette, et... tout le monde est mortel...

— Bien, bien, interrompit don Abbondio.

Et prenant son encrier, sa plume, son papier, il se mit en devoir d'écrire une quittance.

Pendant qu'il écrivait, Tonio fait signe à Gervaso, et tous les deux s'approchent à la table de manière à cacher l'entrée de la porte au curé. Renzo, qui voyait sans être vu, s'avance en saisissant la main de Lucia, ils se mettent tous les deux derrière les frères et, au moment où don Abbondio ôtait ses lunettes et présentait la quittance à Tonio, celui-ci s'écarte vivement de son frère et découvre les fiancés... Cela fut fait instantanément.

Alors Renzo dit :

— Seigneur curé, en présence de ces témoins, voici ma femme.

Mais la phrase n'était pas achevée que don Abbondio, affolé par l'épouvante, voyant dans son trouble la chambre pleine de brigands, se lève précipitamment en criant : " A l'assassin ! " jette la table à terre en se sauvant dans sa chambre qu'il ferme à clef, continuant de crier : " Au secours, Perpétua ! au secours ! "

La lampe en tombant s'était éteinte : Renzo, en cherchant à

arrêter le curé, qui ne le reconnaissait pas, avait fait tomber Lucia ; Tonio balayait le pavé de ses mains pour retrouver sa quittance ; Gervaso criait en cherchant l'escalier pour se sauver...

Enfin Lucia recouvre la parole et dit d'une voix défaillante :

— Oh ! Renzo ! allons-nous-en ! pour l'amour de Dieu, allons-nous-en !

Pendant ce temps, don Abbondio avait ouvert sa fenêtre et criait : " Au secours ! au secours ! " d'une voix qui réveilla le sacristain dans le petit réduit qu'il occupe près de l'Eglise. Il fait un bond de son lit à la croisée et répond, les yeux à peine ouverts :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Accourez, Ambrogio, accourez ! ma maison est pleine de brigands ! s'écrie le curé.

— J'arrive ! dit Ambrogio.

Mais, transi de peur, il trouve un moyen de procurer du secours sans se mettre lui-même en avant : il prend ses chausses, court aux cloches se met à sonner le tocsin !

Ton, ton, ton ! Les villageois s'éveillent en sursaut, se mettent sur leur séant ; les jeunes gens couchés sur la paille prêtent l'oreille.

— Qu'est-ce que c'est ? le tocsin ? le feu ? des brigands peut-être ?

Et les plus braves se précipitent pour prendre leurs fourches et leurs fusils et courir dehors, les autres les suivent de loin...

Mais avant qu'ils fussent levés, le bruit était arrivé aux oreilles de ceux qui veillaient non loin de là. Je veux parler des bravi, de Perpétua et d'Agnèse. Nous dirons d'abord ce qu'avaient fait les premiers depuis que nous les avons laissés, les uns dans la maison inhabitée, les autres dans l'auberge.

Lorsque les rues furent désertes et les portes fermées, les trois buveurs sortirent pour regagner leur demeure, dirent-ils, et firent le tour du village pour s'assurer que tout le monde était rentré chez soi. Ils passèrent devant la pauvre petite maison d'Agnèse, la plus tranquille de toutes, puisque les habitants n'y étaient pas. Ils allèrent alors faire leur rapport au seigneur Grizo qui les attendait dans la masure. Celui-ci mit sur sa tête un grand chapeau rabattu,

un manteau de toile cirée garni de coquilles sur ses épaules, prit en mains un bâton de pèlerin et dit :

— Marchons en bravi. Silence, et attention aux ordres !

Quelques minutes après, ils arrivaient à la pauvre maison, par le côté opposé à celui qu'avait pris notre petite troupe pour aller chercher don Abbondio. Le Grizo arrêta ses hommes à quelque distance et alla explorer les lieux ; les trouvant déserts, il donna ordre à deux de ses brigands d'escalader le mur qui entourait la cour et de se cacher derrière un figuier qu'il avait remarqué le matin. Puis il frappa doucement avec l'intention de se faire passer pour un pèlerin égaré, demandant un asile jusqu'au jour. Point de réponse ! Il frappa de nouveau rien ! Il fait alors détacher la serrure par un bravi et va droit à la porte de la maison. Il y frappe... rien ! Il force la serrure et entre doucement. Personne ne dit : " Qui va là ? " Il appelle alors les bravi qui attendaient derrière le figuier... ils entrent dans la cuisine où il avait reçu un morceau de pain de la charité des pauvres femmes... il allume sa lanterne, s'assure qu'il n'y a personne dans l'autre pièce du rez-de-chaussée, et se faisant suivre par un bravi du comté de Bergame, qui devra seul parler, afin que son langage fasse supposer que l'expédition vient de ces contrées, il monte ; il pousse la porte de la première chambre, il y regarde... Tout est obscur : nul bruit, pas même un souffle ne se fait entendre... Il projette la lumière de sa lanterne sur le lit... il est fait, le couvre-pieds bien rangé... Il entre dans l'autre pièce... tout est dans le même état.

— Que diable veut dire ceci ? Quelque chien de traître nous aurait-il vendus ?

Toute la troupe met alors la maison sens dessus dessous... Point de résultat !... Ceux qui font sentinelle dans la rue entendent un pas précipité... ils se tiennent cois... C'est Ménico qui accourt avec la réponse du père Cristoforo, lequel fait dire à nos femmes de quitter à l'instant leur maison et d'aller se réfugier au couvent parce que... vous le savez. Ménico veut prendre

la poignée de la serrure, elle est détachée ! Qu'est ceci ? Il pousse la porte et tout d'un coup il est empoigné par deux hommes qui disent :

—Silence, ou tu es mort !

L'enfant jette un cri ; l'un des brigands lui met la main sur la bouche, l'autre tire un grand couteau. Le pauvre petit n'ose plus crier et tremble de tous ses membres. Mais au même instant, comme protestation au silence imposé à l'enfant, la cloche se fait entendre, les coups se suivent sans interruption, de plus en plus forts !

Qui est en faute est en crainte, dit le proverbe milanais ; les coquins lâchent le petit garçon et courent vers la maison où est le gros de la troupe. Ménico se sauve alors à toutes jambes du côté du clocher.

Les bravi qui fouillaient la maison se sont arrêtés au premier coup de la cloche... il faut tout l'ascendant du Griso pour les empêcher de fuir en désordre.

Tel que le chien conduisant un troupeau de pourceaux pousse celui-là du nez... mord cette autre à l'oreille, pour les empêcher de se débâter le Griso saisit au toupet l'un de ses hommes... frappe l'autre de son bâton de pèlerin et les rallie tous au milieu de la cour...

—Vite ! vite ! pistolets en main, couteaux prêts ! tous ensemble !... Qui voulez-vous qui nous touche, si nous ne nous séparons pas ? Mais si nous nous laissons attraper un à un, les paysans nous rosseront ! quelle honte !... Suivez-moi et restez unis.

Il se met à leur tête et ils quittent la maison en bon ordre.

Laissons-les aller et retournons en arrière rejoindre Agnèse qui est restée dans la petite ruelle, tâchant d'éloigner Perpétua le plus possible du presbytère. Elle y réussit pendant quelque temps ; mais Perpétua, se rappelant que la porte était ouverte, s'en était rapprochée sans discontinuer l'histoire de ses mariages manqués. Agnèse semblait lui prêter une grande attention et soutenait son babil par des : " Ah ! je vois ce que c'est !... Je comprends maintenant !... " Mais en elle-même elle se disait :

—Nous avons été bien étourdiés de ne pas convenir d'un signal annonçant quand la chose serait faite !

Mais il n'y a plus de remède à cet oubli. Je n'ai qu'à amuser Perpétua le plus possible.

Tout d'un coup retentit dans le silence de la nuit le premier appel de don Abbondio :

—Au secours ! au secours !

—Miséricorde ! Qu'est-il arrivé ? cria Perpétua ; et elle voulut courir.

—Qu'y a-t-il donc ? dit Agnèse en la retenant par sa jupe.

—Miséricorde ! n'avez-vous pas entendu ? répliqua l'autre en se dégageant.

—Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il donc ? répétait Agnèse, en lui prenant le bras.

—Diable de femme ! s'écria Perpétua en la repossant ; et elle se mit à courir. Dans ce moment on entendit le cri de Ménico.

—Miséricorde ! cria Agnèse à son tour en se mettant à courir.

Elles avaient à peine levé le pied que la cloche se fit entendre. Un coup... deux coups... trois coups... et Perpétua arrive la première à la porte du presbytère qu'elle pousse, et qui en même temps s'ouvre violemment de l'intérieur pour laisser passer Tonio, Gervazo, Renzo et la pauvre Lucia, qui couraient tous terrifiés par la lugubre sonnerie.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Perpétua toute essoufflée aux deux frères qui lui donnèrent une vigoureuse poussée et s'enfuirent...

—Mais que faites-vous ici ? dit-elle en reconnaissant Renzo et Lucia.

Ceux-ci sortirent sans répondre. Perpétua n'y fit pas attention, pressée qu'elle était d'arriver près de son maître.

Les fiancés se trouvent en face d'Agnèse.

—Ah ! vous voilà ! dit-elle toute troublée ; comment cela s'est-il passé ?... Pourquoi cette cloche ?...

—A la maison ! à la maison ! avant qu'il vienne du monde ! dit Renzo, et ils en prennent le chemin, lorsque Ménico arrive en courant, les reconnaît et leur dit d'une voix tremblante :

—Où allez-vous ? Retournez, retournez... par ici... au couvent !

—Est-ce toi ! commence Agnèse.

—Mais qu'est-ce donc ? cria Renzo. Lucia toute égarée se taisait et tremblait.

—Le diable est dans votre maison, reprend Ménico tout haletant. Je les ai vus, moi, ils ont voulu me tuer ! Le père Cristoforo l'a dit... et vous, Renzo... il a dit que vous veniez de suite... Et puis, je les ai vus !... Quelle providence que je vous trouve ici !... Je vous dirai tout quand nous serons partis.

Renzo pensa que dans tous les cas il fallait s'en aller promptement avant que le monde accourût... En chemin, on pourrait demander à l'enfant de plus claires explications.

—Passe devant, Ménico ! Allons ! dit-il aux femmes.

Ils marchèrent grand train du côté de l'église et purent gagner les champs avant que les gens du village eussent commencé d'arriver sur la place.

Ceux qui vinrent les premiers coururent à la porte de l'église, elle était fermée ; mais, allant au clocher en dehors, l'un d'eux mit la bouche à une espèce de barbacane et cria :

—Que diable y a-t-il ?

Ambrogio entendant une voix connue laissa aller la cloche, et, certain que bien du monde était dehors par le bourdonnement qu'il entendait, il vint ouvrir.

—Qu'est-ce que ce vacarme ? où est-il ? qui est-ce ?

—Comment, qui est-ce ? dit Ambrogio en tenant un battant de la porte.

—Comment ! vous ne le savez pas ? Du monde ! Du monde chez le seigneur curé ! Allons, enfants, à l'aide !

La foule se retourne du côté de la maison, regarde... prête l'oreille. Rien ! tout est tranquille ! la porte est fermée... pas une fenêtre n'est ouverte.

—Ohé ! ohé ! seigneur curé ! Qui est chez vous, seigneur curé ?

Don Abbondio, après la fuite de ceux qu'il avait pris pour des assassins, s'était retiré de la fenêtre, et Perpétua qui arrivait en même temps, lui ayant parlé de Renzo et de Lucia, il avait tout compris et se repentait amèrement d'avoir donné l'alarme. Il fut néanmoins forcé d'ouvrir de nouveau sa fenêtre.

—Que vous est-il arrivé ? que vous a-t-on fait ? Qui sont ces gens ? où sont-ils ? criaient cinquante voix ensemble.

—Merci, merci, mes enfants ! il n'y a plus personne : vous pouvez vous retirer.

—Mais qu'était-ce ? où sont-ils allés ? qui est-ce qui est arrivé ?

—De mauvaises gens, répondit don Abbondio, de ces gens qui rodent la nuit... Mais ils ont pris la fuite... A une autre fois, mes enfants... merci de votre bon cœur... retournez chez vous...

Et il ferma sa fenêtre. Plusieurs murmurèrent, d'autres se moquèrent, quelques-uns même jurèrent... lorsque arrive un homme tellement hors d'haleine qu'il est quelques minutes sans pouvoir parler. C'est un voisin d'Agnèse qui, réveillé par la cloche, a vu de sa fenêtre le Griso rallier ses bravi.

—Que faites-vous ici, bonnes gens ? C'est dans la maison d'Agnèse Mondella qu'est le diable ! Ils sont une troupe de gens armés qui ont l'air de vouloir tuer un pèlerin. Qui sait ce que diable ce peut être ?

—Quoi ? qu'est-ce ?

Et ici commence une délibération tumultueuse pour savoir si l'on est en force pour aller braver ces gens armés.

—Le consul !... le consul !...

—Me voici, répond le consul, mais il faut m'obéir, m'aider... Vite, où est le sacristain ? A la cloche ! à la cloche ! Vite, quelqu'un pour courir à Lecco chercher du secours ! Venez tous ici !

Un homme accourt, il a vu partir les brigands.

—Courez, braves gens ; les bandits se sauvent avec un pauvre pèlerin... ils sont déjà hors du village, courons ! courons !

Et l'on se précipite sans attendre d'ordre, sans chef, pêle-mêle... on arrive en désordre à la maison d'Agnèse... les traces d'effraction sont visibles... on entre... on appelle.

—Agnèse ? Lucia ? Le pèlerin ? où est le pèlerin ?... Stefano l'aura rêvé, le pèlerin !

—Non, non, Carlandrea l'a vu aussi... Ohé ! pèlerin !... Agnèse ?... Lucia ?... Personne ne répond ! ils les ont enlevés... Il faut poursuivre les ravisseurs... Ne serait-ce pas une honte si des coquins pouvaient enlever des femmes, comme le milan emporte des petits poulets ?

Nouvelle délibération...

Quand l'un des orateurs, plus prudent que les autres, observa que

Lucia et sa mère s'étaient sans doute mises en sûreté dans quelque maison...

On ne parla plus de poursuivre les brigands, et après avoir beaucoup jase, chacun rentra chez soi continuer des conjectures qui finirent par des bâillements... Finalement, chacun se coucha.

Il n'y eut plus d'autres événements, si ce n'est que le lendemain matin, le consul étant dans les champs, le coude appuyé sur le manche de sa bêche et réfléchissant aux étranges événements de la nuit, vit venir à lui deux hommes ressemblant trait pour trait à ceux qui avaient accosté don Abbondio dans la montagne ; ces hommes lui dirent qu'il eût à ne pas avertir le podestat de ce qui s'était passé et à se taire sur ces événements, s'il tenait à la vie. Ce qu'il observa scrupuleusement.

Nos pauvres fugitifs marchèrent longtemps en silence, regardant à chaque instant si personne ne les suivait... le cœur plein d'une angoisse augmentée par le bruit de la cloche et du tumulte qu'ils entendaient sans en connaître la cause. Arrivés dans un champ tout à fait désert, ils s'arrêtèrent.

Agnèse demanda à Renzo pourquoi la chose avait eu une si triste issue, et à Ménico ce qu'il voulait dire par ce diable dans la maison. Les deux récits leur donnèrent à tous plus d'épouvante qu'ils n'osaient se le dire mutuellement ; mais ils se mirent à remercier tendrement le petit garçon qui avait été leur ange tuteur, et qui pour les sauver avait couru un si grand danger.

Agnèse lui dit :

—Retourne chez tes parents qui doivent être inquiets... Prie le Seigneur que nous nous revoyions bientôt.

Elle lui donna les deux *parpagliodes* promises, et Renzo une *berlinghe* neuve, lui recommandant de ne pas parler de la commission que le père lui avait donnée pour eux.

Lucia l'embrassa affectueusement, et l'enfant attendri les quitta. Ils se remirent en marche tout pensifs.

—Et la maison ! dit une fois Agnèse...

Mais que répondre ? Rien.

C'est pourquoi chacun se tut.

Renzo se présenta à la porte du couvent, la poussa légèrement ; elle s'ouvrit... et la lumière de la lune éclaira la figure pâle et la barbe argentée du père Cristoforo.

—Dieu soit loué ! dit-il quand il vit que personne ne manquait.

Un autre capucin était à ses côtés, c'était le frère lai sacristain qu'il avait décidé à veiller avec lui et à laisser la porte ouverte pour recevoir de pauvres gens menacés ; et il avait fallu l'autorité du père et sa réputation de sainteté pour obtenir du frère cet acte de condescendance contraire à la règle.

Lorsqu'ils furent entrés, le père Cristoforo se disposa à fermer la porte ; alors le frère le prenant à part lui dit :

—Mais, père, père ! de nuit... dans l'église... avec des femmes... fermer la porte !... Père... la règle ?

—*Omnia munda mundisi*, frère Fazio, dit le père oubliant que le frère ne savait pas le latin.

Mais ce fut précisément ce qui résolut tous les doutes du frère, car il pensa que ces paroles, qu'il ne comprenait pas, refermaient la raison de cette désobéissance à la règle ; il se calma et dit :

—Suffit, vous en savez plus que moi !

—Soyez tranquille, ajouta le père. Et il s'approcha des réfugiés qui attendaient devant l'autel.

—Mes enfants, remerciez Dieu qui vous a sauvés d'un grand péril peut-être en ce moment...

Et il se mit à leur raconter pourquoi il avait chargé le petit Ménico de leur dire de venir ; car, pensant que l'enfant les avait trouvés chez eux tranquilles, il ne pouvait supposer qu'ils en sussent autant que lui.

Personne, pas même Lucia, n'osa parler de la tentative chez don Abbondio, bien qu'elle eût des remords de sa dissimulation vis-à-vis d'un tel homme ! Mais c'était la nuit des imbroglis et des subterfuges.

—Mes enfants, continua le père, vous le voyez, après de telles choses, le pays n'est plus sûr pour vous. Vous y êtes nés, vous n'y avez fait de mal à personne... mais Dieu

le veut ainsi !... C'est une épreuve... Supportez-la avec patience, sans haine, et, soyez-en certains, un temps viendra où vous serez récompensés de ce qui vous arrive aujourd'hui. Je vous ai trouvé un refuge momentané. Car, je l'espère, bientôt vous pourrez revenir sans risques dans vos demeures. Dieu prendra soin de vous pour votre plus grand bien ; et moi je m'efforcrai de reconnaître la grâce qu'il me fait en me choisissant pour protéger ses chers affligés.

Puisse tournant vers les femmes :

—Vous pourrez vous arrêter à Monza ; vous serez assez écartées du danger et pas trop loin de chez vous. Vous irez au couvent que nous avons là et demanderez le père Cristoforo.

—Et toi, mon cher Renzo, il faut aussi pourvoir à te mettre en sûreté contre la rage des autres... et aussi contre la tienn... Continue de suite ta route et porte cette lettre au père Bonaventure de Lodi, à notre couvent de la Porte orientale de Mil... il te guidera, te trouvera de l'ouvrage, jusqu'à ce que tu puisses revenir vivre ici tranquille.

—All... au bord du lac, près de l'embouchure du Bione ; vous verrez un bateau stationnaire ; vous direz : "Barque." On vous demandera : "Pourquoi ?" Répondez : "Saint-François." La barque vous transportera sur l'autre rive ; il y aura une carriole qui vous conduira directement à Monza."

Le père Cristoforo reçut les clefs de la maison d'Agnèse, qu'elle lui confia avec un grand soupir.

—Car, se disait-elle, que peut-il y avoir encore à garder dans cette maison ouverte ?

Mais elle se tut.

—Avant votre départ, prions tous ensemble, dit le père ; que Dieu soit avec vous, qu'il vous donne la force et qu'il vous fasse trouver de la douceur dans ce qu'il a voulu.

Il se mirent tous à genoux, et après qu'ils eurent prié, le père dit à voix basse, mais distincte : "Nous vous prions aussi, Seigneur, pour cet infortuné qui nous a mis dans une si cruelle position ; nous serions indignes de votre miséricorde si nous ne la demandions pas du fond du cœur pour lui qui en a tant besoin. Nous, au milieu

de nos tribulations, nous avons la consolation de penser que nous sommes dans le chemin où vous nous avez mis : nous pouvons vous offrir nos peines, qui deviennent ainsi un avantage ; mais lui ! C'est votre ennemi ! Oh ! qu'il est à plaindre ! Il lutte contre vous ! Ayez pitié de lui, Seigneur ! touchez son cœur... ramenez-le à vous... accordez-lui tous les biens que nous pouvons désirer pour nous-mêmes."

S'étant relevé, le père Cristoforo dit :

—Allons ! mes enfants, ne perdez pas de temps... Que Dieu vous garde et que son ange vous accompagne... Partez !

Et, d'une voix altérée par l'émotion, il ajouta :

—Le cœur me dit, oui, le cœur me dit que nous nous reverrons bientôt !

Sans attendre de réponse, le père rentra dans la sacristie.

Les voyageurs sortirent et le frère Fazio leur dit adieu d'une voix émue en fermant la porte. Ils arrivèrent peu après à l'endroit indiqué par le père, trouvèrent la barque, et, après les questions et les réponses convenues, ils y entrèrent. Le batelier prit le large ; nul souffle de vent se faisait sentir ; le lac était uni, calme, et la lune s'y reflétait comme dans un immense miroir. On n'entendait que le bruit des flots qui se brisaient sur la grève et la chute des rames qui fendaient la surface azurée du lac. Les passagers regardaient en silence les montagnes qui semblaient fuir devant eux. On distinguait les villages, les maisons ; le château de don Rodrigo avec sa tour plate s'élevait au-dessus des maisonnettes ; Lucia le vit et frissonna ! Puis, suivant de l'œil la pente du terrain jusqu'à son village, elle aperçut sa petite maison... elle vit le figuier dépassant le mur... la fenêtre de sa chambre...

et posant son front sur son bras, comme pour dormir, elle pleura amèrement !... Mais bientôt, la barque touchant au rivage, elle essuya ses pleurs... Nos trois voyageurs descendirent à terre, remercièrent tristement le batelier... Renzo voulut lui glisser dans la main quelques pièces d'argent ; mais il refusa en disant :

—Ne sommes-nous pas ici-bas pour nous aider les uns les autres ?

La carriole les attendait ; quelques minutes après, ils roulaient sur la route de Monza. Ils y arrivèrent au lever du soleil. Le conducteur les conduisit dans une auberge où il leur fit donner une chambre et, comme le batelier, il refusa tout paiement.

Après tous les événements que nous avons décrits et une nuit passée dans des trances perpétuelles, ce ne fut pas sans douceur que nos pauvres fugitifs se trouvèrent réunis dans cette petite chambre qui leur offrait, momentanément il est vrai, un abri sûr. Mais, après s'être reconfortés par un modeste déjeuner, il fallut songer à la séparation. Renzo eût voulu retarder ce moment ; les deux femmes s'y opposèrent. Le père avait recommandé que Renzo continuât sa route... le monde jaserait peut-être de les voir en compagnie d'un jeune homme, et puis, plus on attendrait, plus la séparation serait douloureuse !... Enfin, après bien des larmes versées... après s'être concertés sur les moyens de se donner des nouvelles les uns des autres... Renzo dit d'une voix étouffée :

—Au revoir !

Et il partit.

Les femmes s'acheminèrent vers le couvent des capucins, conduites par le bon voiturier qui avait reçu l'ordre de leur prêter l'assistance nécessaire. Une fois arrivée, Agnèse remit au père gardien la lettre du père Cristoforo.

—Ah ! le père Cristoforo ! dit le capucin avec une expression qui témoignait qu'il prononçait le nom d'un ami ; et lisant la lettre, ses traits exprimaient autant de surprise que d'indignation...

Il fut quelques moments à réfléchir... regardant de temps en temps les pauvres femmes avec intérêt et dit :

—Il n'y a que la Signora... si elle veut se charger...

Puis il ajouta :

—Chères femmes, j'espère vous trouver un asile des plus sûrs et des plus honorables, en attendant que la divine Providence fasse mieux pour vous... Voulez-vous venir avec moi ?

Nos deux femmes répondirent

respectueusement qu'elles étaient à la disposition du père et l'on se mit en route pour le monastère de la Signora. Le père gardien marchait quelques pas en avant : Agnèse, Lucia et le voiturier le suivaient. Agnèse profita de cette circonstance pour demander au voiturier ce qu'était la Signora.

—La Signora, dit-il, est une religieuse ; mais bien qu'elle ne soit ni abbesse ni prieure (elle est trop jeune pour cela) on lui porte dans le monastère un grand respect, car elle appartient à une illustre famille ; c'est pourquoi on l'appelle Signora. Si le bon père obtient qu'elle se charge de vous, vous serez près d'elle aussi en sûreté qu'au pied de l'autel.

Le père gardien entra au monastère avec nos deux femmes, après qu'elles eurent remercié le bon voiturier. Le père alla seul parler à la Signora et revint dire à Agnèse et à Lucia :

—Venez ; la Signora est bien disposée pour vous.

Elles suivirent le religieux au parloir et virent derrière la grille une religieuse d'environ vingt-cinq ans, d'une physionomie douce et bonne.

—Révérende mère et illustrissime Signora, dit le capucin en posant sa main sur sa poitrine, voici cette pauvre jeune fille et sa mère, pour lesquelles vous me faites espérer votre protection.

—C'est une bonne fortune pour moi, répondit la signora, que de pouvoir obliger nos bons pères capucins... Je parlerai à la mère abbesse et je ne doute pas que pour être agréable à nos chers frères, car nous sommes frères et sœurs... elle ne me donne son assentiment au séjour de vos protégées ici... Précisément la tourière, qui est une veuve, vient de marier sa fille ces jours-ci ; l'on pourra, je crois, disposer du logement de cette dernière pour ces dignes femmes.

Le gardien remercia.

—Ne me remerciez pas, dit la Signora : c'est à charge de revanche et je saurai bien au besoin réclamer l'assistance des bons pères.

Cela dit, la Signora s'éloigna pour aller parler à la mère abbesse. et peu après elle envoya une sœur converse dire que tout était convenu avec la mère abbesse.

Nos deux pauvres femmes furent installées dans le petit logement dont on venait de parler.

Le père gardien sortit en disant : —Notre cher père Cristoforo sera content ; il verra que nous aussi nous sommes bons à quelque chose.

Nous laissons Agnèse et sa fille remercier Dieu d'avoir trouvé un asile respectable et nous retournons au château où don Rodrigo attend le résultat de l'expédition criminelle qu'il a entreprise.

(A continuer)

— — — — —

La vie de Famille.

Si le bonheur existe encore quelque part sur la terre, il est dans la vie de famille, dans l'amitié franche et cordiale de ses parents, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père, de sa mère, au milieu de ses enfants, de ses frères et de ses sœurs.

La vie de famille, elle est si belle, que, suivant une parole divine, elle est aimée de Dieu et des hommes ; elle est si bonne, que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons ; il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

Malheureusement, cette vie de famille périclite parmi nous. On ne se plaît plus guère chez soi. Le père n'aime plus à se trouver au milieu de ses enfants, et le jeune homme a hâte d'être arrivé à dix-huit ou vingt ans pour s'échapper de la maison paternelle. Il ne se croit heureux et libre que lorsqu'il l'a quittée.

Il est un jour surtout dans la semaine propre à entretenir cette vie de famille, c'est le jour du dimanche. Il semble fait exprès pour les joies de la famille, avec son repos, sa liberté de cœur et sa prière en commun, sous l'œil du père et de la grande famille chrétienne.

L'économie est nécessaire, même avec de la fortune ; sans économie, une maison, si riche qu'elle soit, tombe bientôt, on en voit la preuve

tous les jours ; à plus forte raison, est-elle indispensable à qui n'a que l'argent gagné par le travail ou reçu de la charité. Il n'est pas permis d'être avare, mais il n'est pas défendu d'être prévoyant. Au contraire, la prévoyance est une vertu. C'est une chose excellente que de mettre en réserve pour le lendemain, pour la maladie, pour le besoin, pour la vieillesse.

Aujourd'hui notre jeune génération, comme celle qui l'a devancée, fait de la misère à grande journée. Le jeune homme dépense son argent à peu près à mesure qu'il le gagne, il ne fait pas d'économies, il a même peut-être des dettes ; cependant le temps de se marier est venu, et il prend pour la compagne de sa vie une jeune personne qui a mis le fruit de son travail dans sa toilette, et après l'achat des meubles indispensables, les dots son bientôt comptées ; c'est rien d'un côté et rien de l'autre. Après cela, viennent des enfants, vient une cherté, un chômage, une maladie, vient la paresse, et tout cela ne manque pas de venir. Voilà une famille pauvre, voilà des petits enfants jetés à la misère, à la mendicité, au vice. Et puis on se plaint, on s'écrie : Est-il possible que je sois dans une si grande détresse ?... On répète la longue kyrielle de phrases à l'usage des mécontents. On accuse tout : le sort, la fatalité, la Providence, la société ; la société surtout aujourd'hui, c'est la grande coupable, c'est elle qui fait tout le mal ; mais si vous m'en croyez, nous ferons bien de commencer par nous accuser nous-mêmes ; en tout cela nous sommes souvent les plus coupables, soyons de bonne foi.

L'honneur, ce n'est pas de l'argent ; l'honneur, ce n'est pas un carré de terre plus ou moins grand.

L'honneur, c'est l'accomplissement de ses devoirs.

L'honneur, c'est la probité...

L'honneur, c'est le respect de sa dignité d'homme et de la dignité des autres...

L'honneur, c'est le dévouement, le sacrifice de soi au bien de ses semblables : voilà l'honneur !

L'ABBÉ MULLOIS.

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles]

Le Cloître.

A l'heure où le soleil quitte notre horizon
Quel est ce tintement qui monte du vallon ?

C'est la cloche du monastère
Qu'un vieux moine, au visage austère,
Agite lentement, le soir :
Quand sous la voûte sombre et tiède
Passo, à l'heure de la prière,
Un frisson d'amour et d'espoir !

Et, le long des cloîtres gothiques,
Psalmodiant de saints cantiques,
Les moines aux blancs vêtements
Glissent, pareils à des fantômes,
Eveillant des milliers d'atômes
Sous leurs pas réguliers et lents

Bientôt dans la sainte chapelle
Une voix grave et solennelle
Entonne l'office pieux.
Et cent voix fortes, mais émuës,
Célébrant des joies inconnues
En langage mystérieux !

La nuit descend. La nuit profonde
Peut à son gré couvrir le monde.
Voiler de son ombre l'autel !
De leur sévère psalmodie
La grave et sainte mélodie
Montera longtemps vers le ciel !

Qu'importe à ces âmes vaillantes
De veiller aux lieux tremblantes
Qui s'échappent des saints flambeaux
D'user leurs genoux sur les dalles,
D'incliner leurs visages pâles
Dans la poussière des tombeaux !

C'est là leur repos, leur lumière,
Le bonheur de leur vie entière
Jusqu'au jour de l'éternité :
Prier, souffrir, souffrir encore
Et retrouver à chaque aurore
La prière et l'austérité.

Pendant que le monde s'apprête
A courir joyeux à la fête
Où tout est sourires et fleurs,
Voyez-les, frappant leur poitrine,
Implorer la grâce divine
Pour de misérables pécheurs.

Voyez-les, ces hommes sublimes,
S'humilier pour tous les crimes,
Pleurer tous les égarements,
Et par leur ardente prière
Du Seigneur calmer la colère
Et détourner les châtements.

O sainte et noble poésie
Qui s'échappe de ce saint lieu,
Tu viens à mon âme ravie
Parler du ciel, parler de Dieu !
J'aimerais ce calme céleste
Qu'on doit retrouver dans les murs :
Je t'aimerais, temple modeste,
Asile des saints et des purs !

Il est des cloîtres séculaires
Ou de faibles femmes, mes sœurs,
Trouvent des abris titulaires
Pour reposer leurs pauvres cœurs :
Là, loin de l'orage qui gronde,
Pleurant et priant tour à tour,
Elles attirent sur le monde
Les trésors du divin amour.

J'ai touché de mon doigt les grilles
Aux dards pointus et menaçants
Qui séparent ces nobles filles,
D'avec le reste des vivants
Un soir j'ai vu flotter leurs voiles
Briller leurs rosaires pieux...
C'était à l'heure où les étoiles
S'allument là-haut dans les cieux

A l'heure où notre cœur s'élance
Bien loin des sentiers d'ici-bas,
Sur les ailes de l'espérance
Vors celui qui ne trahit pas
Et j'enviais au fond de l'âme
Le sort des épouses de Dieu,
La sainte et généreuse flamme
Qui les conduisit au saint lieu

Marselles, 1883.

[Pour l'Album des Familles]

A quoi songes-tu ?

A quoi songes-tu, jeune fille ?
Pourquoi cette larme qui brille
Dans tes beaux yeux ?

N'es-tu pas heureuse en ce monde ?
D'où vient que le tourmente gronde
Au fond de ton cœur soucieux ?

Ton âme discrète soupire,
Pourquoi ?... Ne veux-tu pas le dire ?
Est-ce l'amour ?

Regrette-tu le temps des roses
Qui succombent, à peine écloses,
Sans avoir vu la lin du jour ?

— Mon esprit contemple les anges,
Au ciel, prosternés en phalanges,
Plus éblouissants que le feu !

Que ne puis-je, loin de la terre,
Monter vers la céleste sphère
Et m'élever jusqu'au ciel bleu !

LEON LORRAIN

La croix est le bien des cœurs purs.

Trop longtemps, brebis fugitive,
Je m'éloignai du bon Pasteur :
Aujourd'hui, colombe plaintive,
Je l'appelle ! il m'ouvre son cœur !
Je ne connaîtrai plus les peines :
Je me fixe en ce doux séjour,
Amour sacré, rive mes chaînes :
Ici je veux vivre d'amour.

[Pour l'Album des Familles]

Aspiration.

Ah ! si jamais, ô Maître, une ronce cruelle
Essayait d'arrêter mes pas,
Vite, emporte avec toi dans la vie éternelle
L'humble cœur qui t'aime ici-bas !

T. L.

[Pour l'Album des Familles]

Le Canada.

Salut ! ô ciel de ma patrie !
Salut ! ô noble Saint-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France,
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra jamais t'oublier ?

Sur les plages du nouveau-monde,
Pareil au phare radieux,
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux !

Dans les verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le Canadien à pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur,
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,
Et fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi !

Ah ! puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Ne recevoir jamais d'atteinte
Par les crimes de nos enfants !
Et si jamais, pour te défendre,
Sonait le grand jour du combat,
Comme autrefois qu'ils savaient prendre
Le glaive vainqueur du soldat !

Heureux qui dévouant leur vie
A la gloire de te servir !
Sous ton beau ciel, ô ma patrie !
Peut dire, à son dernier soupir :
O Canada ! fils de la France,
Toi qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

CRÉMAZIE.

Critique Historique

[Pour l'Album des Familles]

NAPOLÉON BONAPARTE

1er EMPEREUR

I

On se fait assez généralement une fausse idée de cet homme, qu'on a surnommé Napoléon le Grand dans un moment d'enthousiasme frénétique qui portait quelques-uns de ses compatriotes à le mettre au rang des conquérants des anciens âges, dont la renommée presque fabuleuse semble maintenant devoir s'éteindre avec celle des dieux de l'Olympe et des héros de l'Elysée.

En effet, que sont devenus tous les fléaux de Dieu et du genre humain ?

Sésostrius n'est plus aujourd'hui qu'un prétexte offert à de vaines recherches hiéroglyphiques ; un seul souffle a emporté l'immense empire d'Alexandre de Macédoine ; Attila n'eut pas même un tombeau que ses ennemis pussent profaner ; Napoléon Bonaparte est mort à dix-huit cents lieues de sa patrie, vaincu, abreuvé de fiel et enchaîné sur un rocher sauvage perdu au milieu de l'océan, comme le Prométhée de la fable.

Chacun de ces hommes a eu son rôle.

Quelques-uns ont été envoyés pour consoler l'humanité et débayer quelques ruines sociales ; les autres pour la châtier par le glaive.

C'est ainsi que non-seulement l'Écriture Sainte, mais aussi les écrivains profanes, nous représentent ces délégués de la puissance divine chargés d'exécuter ses volontés et ses desseins chez les différents peuples de l'univers.

Chateaubriand les dépeint d'une manière admirable dans les lignes suivantes :

“ Lorsque Dieu, dit-il, envoie sur la terre les exécuteurs des châtimens célestes, tout est aplani devant eux ; ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres. Nés au milieu des désordres civils, ces exterminateurs tirent leurs principales forces des maux qui les ont enfantés et de la terreur qu'inspire le souvenir de ces maux ; ils obtiennent ainsi la soumission du peuple au nom des calamités dont ils sont sortis. Il leur est donné de corrompre et d'avilir, d'anéantir l'homme, de dégrader les âmes, de souiller tout ce qu'ils touchent, de tout vouloir et de tout oser, de régner par le mensonge, l'impiété et l'épouvante, de parler tous les langages, de fasciner tous les yeux, de tromper jusqu'à la raison, de se faire passer pour de vastes génies, lorsqu'ils ne sont que des scélérats vulgaires, car l'excellence en tout ne peut être séparée de la vertu : traînant après eux les nations séduites, triomphant par la multitude, déshonorés par cent victoires, la torche à la main, les pieds dans le sang, ils vont au bout de la terre comme des hommes ivres, poussés par Dieu qu'ils méconnaissent.”

Parmi ces caractères se dessine à long traits celui de Napoléon, que cet illustre écrivain nous représente comme un faux grand homme, et le R. P. Huguet en fait un portrait de maître que je ne puis résister au désir de le reproduire, il s'exprime dans les termes suivants :

“ La magnanimité qui fait les héros et les véritables rois, lui manque. De là vient qu'on ne cite pas de lui un seul de ces mots qui annoncent Alexandre et César, Henri IV et Louis XIV. La nature le forma sans entrailles. Sa tête assez vaste est l'empire des ténèbres et de la confusion. Toutes les idées, même celles du bien, peuvent y entrer, mais elles en sortent aussitôt. Le trait distinctif de son caractère est une obstination invincible, une volonté de fer, mais seulement pour l'injustice, l'oppression, les systèmes extravagants, car il abandonne facilement les projets qui pourraient être favorables à la morale, à l'ordre et à la vertu. L'imagination le domine, et la raison ne le règle point. Ses desseins ne sont point le fruit de quelque chose de profond et de réfléchi, mais l'effet d'un mouvement subit et d'une résolution soudaine. Il a quelque chose de l'histriion et du comédien ; il joue tout jusqu'aux passions qu'il n'a pas. Toujours sur un théâtre, au Caire, c'est un renégat qui se vante d'avoir détruit la papauté ; à Paris, c'est le restaurateur de la religion chrétienne : tantôt inspiré,

tantôt philosophe, ses scènes sont préparées d'avance ; un souverain qui a pu prendre des leçons afin de paraître dans une attitude royale est jugé par la postérité. Jaloux de paraître original, il n'est presque jamais qu'imitateur ; mais ses imitations sont si grossières qu'elles rappellent à l'instant l'objet ou l'action qu'il copie ; il essaye toujours de dire ce qu'il croit une grande chose.

Affectant l'universalité du génie, il parle de finances et de spectacles ; de guerre et de modes ; règle le sort des rois et celui des commis de la barrière ; date du Kremlin un règlement sur les théâtres, et le jour d'une bataille, fait arrêter quelques femmes à Paris. Enfant de la révolution, il a des ressemblances frappantes avec sa mère ; intempérance de langage, goût de la basse littérature, passion d'écrire dans les journaux. Sous le masque de César et d'Alexandre, on aperçoit l'homme de peu et l'enfant de petite famille. Il méprise souverainement les hommes, parce qu'il les juge d'après lui ; sa maxime est qu'ils ne font rien que par intérêt, que la probité même n'est qu'un calcul. De là le système de fusion qui faisait la base de son gouvernement, employant également le méchant et l'honnête homme, mêlant à dessein le vice et la vertu, et prenant toujours soin de vous placer en opposition à vos principes. Son grand plaisir était de déshonorer la vertu, de souiller les réputations ; il ne vous touchait que pour vous flétrir. Quand il vous avait fait tomber, vous deveniez son homme, selon son expression, vous lui apparteniez par droit de honte ; il vous en aimait un peu moins et vous méprisait un peu plus. Dans son administration il voulait qu'on ne connût que les résultats et qu'on ne s'embarassât jamais des moyens, les masses devant être tout, les individualités rien. On corrompra cette jeunesse, mais elle m'obéira mieux ; on fera périr cette branche d'industrie, j'obtiendrai pour le moment plusieurs millions ; il périra soixante mille hommes dans cette affaire, mais je gagnerai la bataille. Voilà tout son raisonnement, et voilà comme les royaumes sont anéantis !”

Il rendit, il est vrai, la religion à la France, restaura l'ordre et les mœurs monarchique ; au-delà il ne fut qu'un instrument de la colère divine, pour la France et pour les autres peuples. Quand il fut parvenu au faite de sa puissance, il fut saisi d'un vertige moral ; ses facultés s'affaiblirent et firent voir l'aberration de sa vanité humaine ; le rêve de la monarchie universelle entra dans son cœur, et il ne put

concevoir qu'on osât lui opposer le moindre obstacle ; il ne voyait dans sa grande armée qu'une force dévouée nécessairement à sa gloire, et dans la population une réserve de conscrits.

II

Les principes religieux lui firent toujours défaut et à peine peut-on dire s'il fut catholique, luthérien ou musulman, car il parle souvent du pape et des prêtres dans le langage d'un voltairien et d'un païen. Ses moqueries de la bulle d'excommunication démontrent la bassesse de ses sentiments et la vilanie de son cœur. L'enlèvement du pape Pie VII, les cruautés et les tyrannies exercées à l'égard de ce vénérable pontife chargés d'ans et d'infirmités, réjailliront éternellement sur sa mémoire.

En effet, en voyant la manière impie dont Napoléon traite le plus doux des pontifes, on se demande si vraiment il avait la foi, et l'on a de la peine à la croire en lisant le recueil de ses lettres publié par les ordres de Napoléon III.

En parlant de Pie VII et de ses conseillers, Napoléon écrivait :

« Il veulent me dénoncer à la chrétienté ! Cette ridicule pensée ne peut appartenir qu'à une profonde ignorance du siècle où nous vivons ; il y a une erreur de mille ans de date. Le pape qui se porterait à une telle démarche cesserait d'être pape à mes yeux. Je ne le considérerais que comme l'antéchrist envoyé pour bouleverser le monde. Que veut faire Pie VII en se dénonçant à la chrétienté ? Mettre mes trônes en interdit ? M'excommunier ? Pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats, et mettre le poignard aux mains de mes peuples pour m'égorger ? Cette infâme doctrine, les papes furibonds et nés pour le malheur des hommes l'ont prêchée. Il ne resterait plus au Saint-Père qu'à me faire couper les cheveux et enfermer dans un monastère. Croit-il notre siècle revenu à l'ignorance et à l'abrutissement du IX^e siècle ? Me prend-il pour Louis le Dèbonnaire ? »

Quand un homme se porte à de tels excès de langage contre le vicar de Jésus-Christ sur la terre, qu'il les consigne par écrit pour être transmis à la postérité, n'a-t-on pas raison de dire que la foi est éteinte dans son âme et qu'il a le

cœur gâté ? Cependant ces lignes ne sont qu'un échantillon de son savoir faire et de sa perversité constante en ces matières ; aussi lorsqu'il osa lever la main sur le Souverain Pontife retenu par lui captif à Fontainebleau, le Saint-Père se contenta de lui annoncer cette parole prophétique : *Votre bonheur est passé.* Et en effet, de cette date ce grand conquérant marcha de défaite en défaite. Il fut battu en Espagne, battu en Russie, battu en Allemagne, battu en France et arriva en fuyant jusqu'à Fontainebleau, où il signa son abdication dans la même chambre et à la même place qu'il avait outragé le successeur de Saint-Pierre !

Le cardinal Mattei écrivait en 1796 à Napoléon les paroles suivantes, que celui-ci aurait dû se rappeler alors :

« Votre armée est formidable, mais vous savez vous-même qu'elle n'est pas invincible ; nous lui opposerons nos moyens, notre constance, la confiance que donne la bonne cause, et, pardessus tout, l'aide de Dieu que nous espérons obtenir..... »

Napoléon était dépourvu de sensibilité et même d'humanité, comme le prouve surabondamment sa conduite inqualifiable envers le chef de la catholicité, et de plus l'histoire constate que souvent, dans sa grande armée de Russie, il n'y avait point de pharmacie, point d'ambulance, quelquefois même pas d'instruments pour couper les jambes fracassées et que dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansait les blessés avec du foin ; quand le foin manqua ils moururent.

On vit, dit-on, cinq cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France, errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts, pour tout vêtements, de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie, tant ils éprouvaient les tourments de la faim ! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pen-

dant la nuit, et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu de frimas. Les seuls témoins des souffrances des soldats, dans ces solitudes, étaient des bandes de corbeaux et des meutes de levriers blancs, qui suivaient l'armée pour en dévorer les débris. Au printemps on fit faire la recherche des morts et l'on a compté deux cent quarante-trois mille six cent dix cadavres d'hommes, et cent vingt-trois mille cent trente-trois de chevaux.

La perte militaire qui avait disparu depuis que la guerre ne se faisait plus qu'avec un petit nombre d'hommes, avait reparu avec la conscription, les armées d'un million de soldats et les flots de sang humain.

Et que faisait ce guerrier destructeur quand il moissonnait la fleur de la France ? Il fuyait ! il venait aux Tuileries et disait en se frottant les mains au coin du feu : *Il fait meilleur ici que sur les bords de la Bérésina !* Pas un mot de consolation aux épouses, aux mères en larmes dont il était entouré ; pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remord, pas un seul aveu de folie !

Une autre preuve de la dureté de cœur et de l'inhumanité de caractère de Napoléon, c'est qu'il en était venu à ce point de mépris pour la vie des hommes d'appeler les conscrits *la matière première et la chair à canon.* Souvent il répétait lui-même : *J'ai trois cent mille hommes de revenu !*

« Il a fait périr, dit Chateaubriand, dans les onze années de son règne, plus de cinq millions de français, ce qui surpasse le nombre de ceux que les guerres civiles ont enlevés à la France pendant treize siècles, sous les règnes de Jean, de Charles V, de Charles VI, de Charles VII, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. »

Aussi, plus tard, pour faire tête à l'inscription trop flatteuse et trop mentieuse qu'on avait placée en son honneur sur la colonne Vendôme, on y placarda le quatrain suivant :

Si le sang que tu fis répandre
En ce lieu pouvait s'amasser,
Tu prendrais un bain sans descendre
Et tu boirais sans te baisser.

III

Son ambition sans bornes, sa soif du pouvoir, son désir de tout dominer, l'ont perdu, car il avait bien commencé sa carrière publique, et en 1813, après sa trop célèbre campagne de Russie, Fontanes, impie déclaré, disait ingénument à son congénère M. Villemain, ces remarquables paroles que l'évidence des faits lui arrachèrent :

“ Voyez-vous, de tout temps et même dans notre siècle de fer, les questions religieuses sont les plus graves, les plus dangereuses, les plus mortelles à qui se trompe. Savez-vous bien une chose ? Le meilleur papier de l'empereur, son meilleur titre impérial et royal, c'était son concordat. C'était par là qu'il s'était mis hors de paix, qu'il était devenu mieux qu'un conquérant, qu'il était un restaurateur de la société moderne et un fondateur d'empire pour lui-même.”

Je ne le suivrai point dans sa captivité et son exil ; qu'il suffise de dire qu'autant il avait été orgueilleux et hautain dans la prospérité, autant il se montra vil, faible et lâche dans le malheur, jusqu'au point de tenter à trois reprises différentes de se suicider et même d'écrire en faveur du suicide.

Mais il lui fallait expier ses crimes, car de tout temps on a vu la colère de Dieu s'appesantir sur les potentats qui ont osé porter une main sacrilège sur la personne du Vicaire de Jésus-Christ.

Dès 1810 M. DeMaistre écrivait, en apprenant les usurpations de Napoléon Bonaparte :

“ Jamais aucun souverain n'a mis la main sur un pape quelconque avec ou sans raison, et n'a pu se vanter ensuite d'un règne long et heureux. Henri V d'Angleterre a souffert tout ce que peut souffrir un homme et un prince. Son fils dénaturé mourut de la peste à quarante-quatre ans, après un règne fort agité. Frédéric Ier mourut à trente-huit ans, dans le Cydnus. Frédéric II fut empoisonné par son fils, après s'être vu déposé. Philippe le Bel mourut d'une chute de cheval, à quarante-sept ans. Ma plume, dit-il, se refuse aux exemples moins anciens.”

Nous en avons vu deux autres très frappants depuis cette date : ce même Napoléon Bonaparte sur les rochers de Sainte-Hélène, et son

neveu, Louis-Napoléon, sous les murs de Sédan.

On peut donc sans crainte répéter cette aphorisme confirmé par l'expérience des siècles : *Quiconque mange du pape en crève.*

A. L. DESAULNIERS.

2 janvier 1883.

— 000 —

Ordres de chevalerie en Angleterre.

On ne se doute pas que l'Angleterre ait encore plus d'ordres de chevalerie que la Russie elle-même.

Saint-Georges ou la *Jarrettière* (24 membres de la pairie du Royaume-Uni, plus des princes nationaux et étrangers), Saint-André ou le *Char-don*, (12 pairs d'Ecosse) et *Saint-Patrick* (16 pairs d'Irlande) ne sont que des distinctions de cérémonie, sauf que la couronne choisit toujours des titulaires ayant, outre leur rang, une haute position personnelle.

Le *Bain* est la grande décoration pour le mérite civil ou militaire et ne s'accorde dans la règle, qu'aux serviteurs de l'Etat, dans toutes les branches et dans tous les pays. L'*Etoile de l'Inde* est pour services rendus aux Indes, et le *Saint-Michel* et *Saint-Georges* pour ceux rendus dans les autres possessions. Tous trois ont trois classes : grand-croix, commandeur et chevalier (*compagnion*) ; les deux premiers donnent droit au préfixe de *Sir* devant le prénom, comme pour les baronnets héréditaires ; la troisième classe elle-même n'est accessible qu'aux officiers supérieurs et fonctionnaires civils correspondants. Pour l'Inde, il y a deux ordres subsidiaires d'une seule classe, l'ordre de l'*Empire Indien* et celui de l'*Inde Britannique* ; ce dernier ne se donne qu'aux indigènes.

Les sous-officiers et soldats ou matelots reçoivent des médailles militaires pour bonne conduite, et la croix en bronze de *Victoria* est donnée à tout homme, maréchal ou tambour, qui mérite d'être porté à l'ordre du jour pour action d'éclat. Il y a aussi une décoration civile en forme de médaille pour sauvetage de toute nature.

— 000 —

Thérapeutique.

TRAITEMENT

DES

FIÈVRES TYPHOÏDES.

Cette terrible maladie fait assez de ravages dans notre pays pour nous autoriser à rapporter ici les mesures de précautions à prendre contre elle.

Ces précautions ont été recommandées, il y a quelques semaines, par le Conseil d'Hygiène publique et de salubrité du département de la Seine justement alarmé, lui aussi, des nombreuses victimes qui paient leur tribut à ce redoutable fléau dans la ville de Paris.

Voici en quoi consiste ces précautions :

Lorsqu'un malade est reconnu atteint de fièvres typhoïdes, il convient de prendre les mesures hygiéniques suivantes :

1o. *Isolement.*—Le malade, doit être isolé, autant que possible. Si le local qu'il occupe ne permet pas un isolement suffisant, il est préférable de transporter le malade à l'hôpital.

Si le malade reste à son domicile, les personnes nécessaires pour lui donner des soins doivent seules pénétrer dans sa chambre dont l'entrée doit être sévèrement interdites aux enfants et aux jeunes gens. Les personnes qui soignent les malades doivent se laver avec une solution d'acide plénique (10 grammes pour un litre d'eau !)

2o. *Aération de la chambre.*—Cette chambre doit être facile à aérer ; les tentures, rideaux et tapis doivent en être retirés ; le lit sera placé au milieu de la chambre.

3o. *Désinfections des déjections.*—Toutes les déjections du malade, avant d'être portées de la chambre aux latrines, doivent être désinfectées au fur et à mesure, avec une solution de zinc, (5 gr. pour 100 gr. d'eau.) Cette solution doit également servir à laver largement les latrines, chaque fois que les déjections y auront été jetées.

4o. *Désinfections des vêtements.*—Tous les vêtements de corps ; tous

les linges de literie ayant servi au malade avant d'être portés hors de la chambre doivent être plongés dans une solution d'acide phénique [20 grammes pour un litre d'eau ;] et donnés immédiatement au blanchissage.

50. Assainissement de la chambre.

—Lors du départ ou de la guérison du malade ; on doit placer sur un lit de sable, dans la chambre du malade, une terrine contenant quelques charbons allumés, sur lesquels ont mettra 20 gr. de soufre par mètre cube d'air. La chambre restera fermée pendant 24 heures et, immédiatement après, les objets de literie, couvertures, vêtements, contenus dans cette chambre doivent être nettoyés avec le plus grand soin.

La chambre devra être lavée ou lessivée à l'eau phénique [20 grains pour un litre d'eau.]

Cette chambre ne sera réhabilitée qu'après avoir été largement aérée pendant au moins une semaine.

—000—

TRAITEMENT

DE LA

DIPHTE'RIE

Nous traduisons ce qui suit d'une correspondance adressée à un journal de Victoria, Australie :

« Si une personne de votre famille est attaquée par la diphtérie, ne soyez pas alarmé, car on guérit facilement cette maladie sans recourir aux soins d'un médecin. Lorsque cette maladie sévissait en Angleterre, il n'y a pas bien longtemps, j'accompagnais le docteur Field, dans ses visites, pour être témoin de ses cures merveilleuses, pendant que les patients traités par ses confrères expiraient de tous côtés. Le remède pour opérer si rapidement devait être simple. Il n'emportait avec lui que du soufre pulvérisé et une plume d'oie. C'était avec cela qu'il guérissait tous ses patients sans exception. Il plaçait une cuiller à thé de soufre dans un verre à patte d'eau et il l'agitait avec son doigt, au lieu de se servir d'une cuiller, parce que le soufre ne se mêle pas facilement à l'eau. Lorsque le soufre était bien mélangé il le donnait comme gargarisme et dix minutes après, le

patient était hors de danger. Le soufre détruit en quelques minutes toutes espèces d'excroissance anormale chez l'homme, chez l'animal et dans les plantes. Au lieu de cracher le gargarisme, le patient doit l'avaler. Dans les cas où la maladie était très-avancée, lorsqu'il était appelé au moment où la tumeur était trop développée pour permettre le gargarisme, il soufflait le soufre dans la gorge au moyen de la plume d'oie. Lorsque la tumeur était assez diminuée, il donnait le gargarisme. La diphtérie ne lui a pas enlevé un seul patient. Si le malade ne peut pas se gargariser, prenez un tison rouge, placez-le sur une pelle et saupoudrez dessus une cueillerée ou deux de soufre en poudre. Placez la tête du patient au-dessus et faites-lui respirer la vapeur ; la tumeur disparaîtra quelques minutes après.

—000—

LA COQUELUCHE.

TRAITEMENT DE CETTE MALADIE PAR LES INHALATIONS D'ESSENCE DE TÉRÉBENTINE.

M. le docteur Baréty (de Nice) rapporte, dans l'*Union Médicale*, qu'il y a quatre ans environ il eut à soigner, dans une même famille, trois enfants atteints de la coqueluche. Il les traita par les moyens ordinaires, vomitifs, extraits de belladone, sirop de codéine, etc., mais sans résultat bien appréciable, lorsqu'en pleine période spasmodique de la maladie, il eut l'occasion de faire une remarque extrêmement intéressante.

L'un des enfants, celui précisément qui était le plus violemment atteint fut, par hasard, installé pour y dormir dans une chambre dont les boiseries avaient été récemment peintes et laissaient exhaler une forte odeur d'essence de térébentine. Or, il arriva que, dès ce moment, les quintes devinrent beaucoup moins intenses et fatigantes, et que la maladie eut une durée bien moindre que chez les autres.

Ce fait l'avait vivement frappé, et il ne doutait guère que cette amélioration rapide ne fût imputable à l'essence de térébentine,

qui se dégaugeant de la nouvelle peinture imprégnait l'atmosphère de la chambre et était respirée par le jeune malade. Aussi il se proposa d'employer à l'avenir les inhalations d'essence de térébentine. C'est ce qu'il eut l'occasion de faire plusieurs fois et avec succès.

Voici comment il procède :

Il verse dans deux assiettes creuses de l'essence de térébentine de manière à les remplir à moitié. Il place une des assiettes sous le lit et l'autre dans un coin de la chambre.

Les enfants dorment dans cette chambre, tout imprégnée des vapeurs de l'essence de térébentine, et y passent une partie de la journée.

L'essence est renouvelée toutes les fois qu'il est nécessaire. L'air est entièrement renouvelé dans la chambre une ou deux fois par jour. Les quintes s'atténuent rapidement, la maladie prend un caractère de grande bénignité et ne dure guère qu'un mois en moyenne.

—000—

La consommation.

La consommation des poumons ainsi appelée parce qu'elle consume cet organe, peut résulter d'une toux ou d'un rhume négligé. C'est une maladie qui tend et sûrement à un dénouement fatal qu'à ses premières atteintes on devrait s'empresser de se procurer les meilleurs moyens d'en arrêter les progrès. L'absence de douleur et de danger prochain porte les poitrinaires à traiter légèrement leur cas, jusqu'à ce qu'enfin il soit trop tard. Cette négligence tend à augmenter considérablement les ravages d'une maladie qui contribue d'une manière effrayante à la mortalité. Nous avertissons nos lecteurs de chercher de bonne heure les meilleurs remèdes qu'ils puissent trouver pour les rhumes qui s'attachent aux poumons, vu que dans de pareils cas un traitement à point est de la plus grande importance. Ne négligez pas un rhume parce qu'il ne vous incommode guère. C'est alors qu'il faut le guérir.

Pour cela il faut s'adresser à MM. Ash et Robbins, 360, rue Fulton, Brooklyn ; ou au Dr J. C. Raymond, 164, rue Washington, New-York ; et enfin au Dr J. C. Ayer, à Lowell, Etats-Unis.

Biographie.

L'ABBÉ CHABERT.

PROFESSEUR DE DESSIN

Fondateur de l'Institut des
Beaux-Arts

MONTREAL.

Nous sommes heureux de reproduire les remarques qui suivent, lesquelles se rapportent à un homme fort estimé à Ottawa, comme il l'est également dans les autres villes de la Province de Québec, et dont le prodigieux dévouement, pour étendre les connaissances utiles à l'industrie et aux beaux-arts, est généralement assez connu, mais non pas suffisamment apprécié et soutenu, suivant qu'on le constate.

L'abbé Chabert, inspiré par son bon cœur, a bien voulu quitter sa terre natale pour venir chercher dans un pays neuf un coin de territoire où il put se dévouer à l'instruction gratuite de la jeunesse, pour l'avancement des arts appliqués à l'industrie.

Un moment, il put caresser l'espoir que sa mission serait comprise et soutenue, mais bien des vicissitudes sont venues briser ses patriotiques projets et anéantir son œuvre d'amour, après même de nombreuses tentatives pour la consolider et la mener à bonne fin.

Mais laissons la parole au correspondant.

L'abbé Chabert et un de ces hommes

Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou qu'on les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir.

C'est un type à part que l'abbé Chabert

Petit, malingre, billeux, sec, avec le teint d'un pulmonaire et la voix

d'un asthmatique : on ne lui donnerait pas trois mois de vie.

Quand il passe dans la rue, l'abbé Chabert vous produit l'effet de quelqu'un qui court après une idée qu'il a laissé s'échapper, tant il paraît ne rien voir, ne rien entendre

Qu'il y ait foule, qu'il y ait du bruit, du brouhaha, de l'excitation, il ne s'en préoccupe point, il passe son chemin, ça ne le regarde pas.

Si vous interrompez sa course pour lui dire bonjour, il vous répondra poliment avec un grand salut, sans vous regarder, mais à la hâte, comme un homme pressé d'aller chercher quelque chose qu'il a oublié.

A première vue, celui qui ne le connaît point se dit qu'il voyage dans un monde voisin du nôtre, et celui qui le connaît un peu se dit qu'il a affaire à un infatigable.

II

Les uns prétendent que l'abbé Chabert est un enthousiaste, d'autres qu'il est un distrait, les prud'hommes indigènes vous diront sérieusement, en se pinçant le menton, que dans leur opinion, il ne sait pas faire les affaires. Ceux qui singent plus ou moins sottement les idées de Paris ou de New-York affirmeront avec aplomb qu'ils ne le comprennent point.

Et ceux qui le connaissent bien, lui, l'esclave de l'art, l'ami du Canadien, affirment, eux, que l'abbé Chabert est un homme, qu'il est un artiste !—Et c'est vrai, cent fois vrai.

Et ceux qui l'ont vu à l'œuvre, patient, tenace, résigné, travaillant le jour et la nuit, pour doter ses chers Canadiens d'une école utile, diront que s'il était humainement possible d'être crucifié pour une cause ou pour une idée, l'abbé Chabert serait homme à s'offrir pour cela, et il a le tempérament qu'il faut pour cette sorte de dévouement.

Ah ! c'est que, à l'encontre de bien des gens, il est convaincu que le Canadien a le génie artistique—il y en a tant qui croient que le Canadien n'a que l'instinct en fait d'art.—Oui le Canadien a le génie

artistique, l'abbé Chabert le prouvera à qui voudra l'entendre ; aussi faut-il l'écouter en parler dans son langage imagé, avec sa foi vigoureuse.

Il ne court pas après la gloire comme le font tous les artistes, non, il n'y tient pas ; il ne recherche point la fortune non plus, il y tient encore moins.

Ce qu'il veut, c'est d'être utile, ce après quoi il s'opiniâtre, c'est de faire comprendre que l'Art est l'expression sensible du Beau ; sa grande ambition, son rêve, c'est de voir le génie canadien dans tout son épanouissement, selon sa propre expression.

III

Malheureusement l'abbé Chabert n'est pas près de voir son rêve se réaliser, peut-être ne le verra-t-il jamais—les Canadiens sont durs à l'épanouissement.—Faudra d'abord leur apprendre à lire, leur faire aimer la lecture des bons auteurs.

Mais son œuvre restera ; l'Institut des beaux-arts survivra à son fondateur.

Comme toutes les choses vraiment utiles aux peuples, ses débuts ont été rudes ; l'abbé Chabert n'a pas toujours eu de bons amis pour prendre son dévouement au sérieux ; aujourd'hui il en a, du moins lui-même l'affirme. Tant mieux alors il pourra donc travailler avec plus de courage pour ses Canadiens, qu'il aime tant et qui devraient bien le payer un peu de retour en allant le voir, en suivant ses bonnes leçons si la chose leur est possible.

OCTAVIEN.

—ooo—

Pensée.

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs.

Ls VEUILLOT.

Soyez simple avec art, sublime sans orgueil, agréable sans fard.

BOILEAU.

L'homme vertueux est inaccessible aux petites passions.

MASSILLON.

Bibliographie.

Les *Annales de la Bonne Ste-Anne* de Beauport, publiées à Québec, le 1er de chaque mois. Prix : 35 centins par an.

Cette publication mensuelle, portant l'approbation de NN. SS. les Archevêque et Evêques de Québec, Trois-Rivières, Montréal, Ottawa, Rimouski et St-Hyacinthe, est rédigée par MM. les Directeurs du Collège de Lévis, et imprimée à Québec par M. Léger Brousseau.

Cette publication entre aujourd'hui dans sa onzième année d'existence. Bien que le commencement des *Annales* ait été très humble, le nombre de ses lecteurs est aujourd'hui très considérable, tant en Canada qu'à l'étranger. Partout l'on a ressenti les résultats avantageux de cette intéressante lecture où l'on puise la foi qui console, la religion qui sanctifie, le patriotisme qui exalte, et l'honneur qui grandit !

— 000 —

Que va-t-il arriver ? brochure publiée par BERNARD DE BARBAZAN, à Paris. (1) Prix : \$1.25 par douzaine.

Cette brochure, qui répond aux préoccupations actuelles, est appelée à un grand succès. Elle est en vente dans les bureaux du Directeur de l'*Œuvre de propagande nationaliste*, 173, rue de Vaugirard, Paris.

— 000 —

Pénitence ! Pénitence ! ou Dernier cri d'alarme ! Brochure de 25 à 30 pages qui a dû paraître au commencement de mars. (1) Prix : \$3.00 par cent exemplaires.

Cette brochure doit contenir ce qu'il y a de plus frappant, par rapport au dévouement tragique et final de la crise horrible que nous traversons, dans les prédications ou prophéties du Père N. Neckton, d'Anna Maria Taigi, d'Agnes Steiner, du vénérable Père Bernard-Marie Clausi et enfin la partie du *Secret de Melanie* qui a trait à ce dévouement surnaturel.

On s'attend que cette brochure va se répandre par centaines de milliers d'exemplaires en France.

(1) L'administration de l'*Album des Familles* se charge de faire venir les ouvrages annoncés dans ses colonnes, lorsqu'il n'y a pas d'agences au Canada, comme pour les ouvrages ci-dessus mentionnés.

Archéologie.

LA TOMBE

DE FEU

OCTAVE CREMAZIE.

I

Grâce aux recherches d'un ami du Canada, Mr. A. Sénécart, archviste, nous connaissons maintenant où repose le corps de notre poète national, feu Octave Crémazie, décédé en France en 1879.

On sait à quelle époque et pour quel motif notre estimé barde a laissé la patrie.

Rendu au Havre, il s'était livré au commerce comme gérant d'une maison succursale fondée par M. Bossange, de Paris, mais dont les affaires ne furent pas aussi heureuses qu'on l'espérait, et ce qui a probablement contribué à la fin prématurée du poète.

Dans un moment de désespérante mélancolie, ce pauvre Crémazie, un jour, saisissant de ses doigts crispés un crayon, traça cette strophe, qui est devenue une lugubre prophétie pour lui-même :

Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,
Expire sans entendre une parole amie.
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort.
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

II

Ces lignes,—écrit Mr. Sénécart, dans le *Havre* du 10 février,—ont trouvé de l'écho au Havre ; et, dans le but d'être agréable à nos vieux compatriotes canadiens, on a recherché, et par suite trouvé trace de leur poète chéri :

“ Octave Crémazie (ou Jules Fontaine) est décédé au Havre, le 16 janvier 1879 ; son acte de décès, inscrit sous le nom de Jules Fontaine, constate qu'il était âgé de 48 ans, célibataire, et qu'il est mort rue Bernardin-de-Saint-Pierre, No 19, pour laquelle rue il devait avoir certaine prédilection, puisqu'elle porte le nom d'un de nos illustres écrivains.

“ Il a été enterré seul dans le cimetière du Havre-Ingouville, et

sa tombe est entourée d'un grillage en bois, au bout duquel est plantée une *Croix* portant cette inscription :

JULES FONTAINE,

Agé de 48 ans,

DÉCÉDÉ LE 16 JANVIER 1879.

Priez pour lui.

“ Crémazie était logé chez des personnes très honorables, M. et Mme Malandin, et nous avons eu la joie d'apprendre, par elle, que ses funérailles, sans être somptueuses, ont été très convenables et que jusqu'à sa mort il a pu jouir d'un bien-être relatif.”

Une partie de ses œuvres et ses livres ont été adressés du Havre à sa belle-sœur, 12, rue Buade, à Québec.

— 000 —

UN CRI DU CŒUR.

Au dernier concert donné à Montréal par ALBANI, l'illustre artiste canadienne-française, que le Canada est fier d'avoir produit, a chanté ces belles strophes dues à la plume facile de M. Louis-Honoré Fréchette, de Montréal, musique de M. Guillaume Couture, laquelle romance sera publiée sous peu dans l'*Album Musical*.

O MON PAYS

O mon pays, terre adorée !
Sol si cher à mon souvenir !
Mère que j'ai longtemps pleurée.
Tu me revois pour te bénir.
A mon amour je le confesse,
D'autres ont bien des fois souri...
Mais je l'ai gardé ma tendresse
Mon Canada chérie !

Et puis à tire d'aile,
Mon cœur banni
Ainsi que l'hirondelle
Est revenu fidèle
A son vieux nid.

O doux écho de ma patrie,
Je vous invoque à mon retour ;
Ah ! bercez mon âme attendrie,
Répondez à mon cri d'amour !
D'autres, pendant ma longue absence
Ont souvent répété ma voix...
Mais j'ai gardé ma souvenance
Des échos d'autrefois !

Et puis à tire d'aile,
Mon cœur banni
Ainsi que l'hirondelle
Est revenu fidèle
A son vieux nid !

L'Ecrin des Demoiselles

[Pour l'Album des Familles.]

JOURNAL

DE

Mlle ANNA DE LURI

(FRAGMENTS)

Transmis à l'Album des Familles par une de ses amies de Perthuis, département de Vaucluse, France. (*)

(Suite.)

13 décembre, 1869.

Ce matin, après avoir offert à Dieu, selon mon habitude, mon âme et mon corps, j'ai salué pleine de joie et le contentement dans le cœur les premières lueurs du matin. Te rappelles-tu, chère amie, ces beaux vers de Racine qu'on nous apprenait à la pension ?

L'oiseau vigilant nous réveille [nuit.
Et ses chants redou les semblent chasser la
Jesus se fait entendre à l'âme qui sommeille
Et l'appelle à la vie où le jour la conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur; [live,
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme atten-
Veuillez, je suis tout proche et je frappe à vos
cœurs.

Ouvrez donc l'œil à la lumière;
Lévez vers ce Sauveur nos mains et nos yeux,
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Ecarte le sommeil et pénètre les cieus !

C'est cette prière que j'aime, chère amie, et qui donne au cœur assez d'énergie pour toute la journée. Ce matin, après un petit moment de travail, j'ai fait autour de moi le plus de solitude possible et j'ai médité sur les souffrances. Je n'en avais jamais si bien fait l'étude, et nous ne saurions assez relire le chapitre de l'*Imitation* qui m'a fourni ce beau sujet. N'est-il pas vrai que nous ignorons comment il faut supporter l'épreuve ? L'*Imitation* nous dit que la vie du chrétien est une vie de peine, et que bien peu, même parmi ceux qui

font profession de piété, entendent cette doctrine et savent souffrir pour l'amour de Dieu. Et nous-mêmes, chère amie, lorsque nous considérons les dispositions qui nous animent dans nos peines, souffrons-nous toujours pour Dieu, en vue de Dieu, et dans l'unique but de nous sanctifier ? Ne mêlons-nous pas aux petites peines que nous éprouvons, tantôt un peu de vaine gloire en les supportant, tantôt un peu d'impatience, quelque fois même le murmure. Sommes-nous bien disposées à souffrir ? En un mot aimons-nous les souffrances ? Hélas, pour moi du moins, je me fais de grands reproches à ce sujet ; aussi, ai-je pris la ferme résolution de tout accepter pour l'amour de Jésus, et de ne plus me plaindre quand la croix pèsera trop fort sur mes épaules, me rappelant bien, qu'après tout, souffrir c'est marcher vers le ciel, et qu'un jour, du haut de la gloire, nous verrons que nos meilleurs moments, ici-bas, auront été ceux que la croix de Jésus aura marqué de son empreinte.

17 décembre 1869.

Quoiqu'il soit déjà tard, je veux te dire, chère amie, comme j'ai été heureuse aujourd'hui, et combien ton souvenir m'a tenu lieu de tant de consolations qui me manquent. Ce matin, en méditant le chapitre de l'*Imitation* qui parle des consolations intérieures, je me suis arrêtée à cette réflexion ; en effet, depuis que je me suis entièrement donnée à Dieu, que je vis de son amour afin de me détacher de tout le reste, j'ai éprouvé de véritables consolations. Toutes les fois que je les ai cherchées dans les conversations mondaines, dans les louanges, dans la recherche de moi-même, dans les fêtes et les parties de plaisir, en un mot dans tout ce qui est hors de Dieu, je n'ai rencontré que la déception, l'ennui, la tristesse, quelque fois même, hélas ! le péché. Qu'on est insensée quand on veut autre chose que Dieu, et que ce bon Maître semble ne pas vous suffire ! Promettons-lui toujours d'avoir, nous-mêmes, plus de sagesse, et de nous contenter de sa volonté sainte. S'il nous éprouve, que l'épreuve nous soit un sujet de consolation

en pensant qu'il fait tout pour le bien de ses enfants. Depuis dimanche je coule des jours heureux, et Jésus semble vouloir me donner, avec son amour, tout ce qui peut réjouir mon cœur. J'ai repris avec un nouvel entrain mon exercice de piété ; si je n'y suis pas toujours fidèle aux heures indiquées, je ne m'endors jamais sans m'être acquittée de tout le soin dans cette chère solitude de ma chambre, qui me rend à moi-même, au bon Dieu, et à ton souvenir, chère amie. J'ai grand besoin de ce calme, ce soir, car j'ai été moins recueillie que les autres jours. Dans la matinée, un travail au crochet que j'allais commencer m'a donné un peu trop de préoccupation. Je pensais qu'étant en ouvrage de goût je devais laisser de côté d'autres ouvrages plus utiles. Tu ferais bien, chère amie, de m'infliger une pénitence pour ce relâchement, car tu le sais je me corrige que de ce dont on me punit. Après dîner, M^{lle} de... m'a fait une visite ; je l'ai accompagnée jusque chez elle où je suis restée une partie de la soirée. De retour à la maison, j'étais fière, n'ayant point à redouter les reproches de papa, que je savais absent ; mais la tristesse a bientôt paru dans mon âme ; n'avais-je pas perdu de longues heures, ne m'étais-je pas privée de la douce pensée de Dieu, et de ton souvenir, par des conversations qui, sans être légères encore moins mauvaises, étaient cependant bien inutiles ? C'est ainsi, ma chère, qu'est faite notre vie ; nous sommes les humbles sujets de la nature et de nos machinations ; un rien nous dérange et nous distrait, et, tandis que le surnaturel devrait nous inspirer en toutes choses, nous nous laissons toujours dominer par nos penchants. Quand donc aurons-nous plus d'énergie, de zèle et d'ardeur ?

20 décembre 1869.

Je te reviens, chère amie, l'âme et le cœur inondés de la douce joie que m'a laissé cette journée. Nous avons eu l'adoration perpétuelle à la chapelle de... Je ne sais te dire combien j'ai senti l'amour de Jésus et le bonheur complet que j'ai éprouvé au pied du divin sacrement. Voici la prière que j'ai faite

(*) Voir l'Album du 1er février, page 59.

au bon Maître. ce matin, après l'avoir reçu dans la communion : O Jésus, divin époux de nos âmes, restez avec nous toujours puisqu'on est si bien près de vous. Comme vos heureux disciples d'Emmaüs, c'est vous seul que nous désirons, vous seul que nous aimons ; éloignez de nous tout ce qui est impur, pour que notre âme soit toujours prête à vous recevoir. Nous sommes votre bien, votre propriété ; faites de nous ce qu'il vous plaira. Pour vous, Maître adorable, nous méprisons la terre et ses plaisirs enchanteurs ; nous ne désirons que les consolations, les joies de votre ineffable tendresse ; loin de nous tout amour profane et charnel

21 Décembre 1869.

Ce matin j'ai fait la sainte communion à... La chapelle était bien déserte. J'étais seule, mais ton souvenir s'y présente toujours tellement à moi, que je ne prends pas garde à ma solitude. Lorsque arrivent ces jours bénis, on se retrempe dans la ferveur, dans l'amour et dans la vertu. On peut dire, une fois de plus, merci à Jésus et à sa Mère des grandes grâces qu'ils nous ont accordées ; on peut leur redire doucement qu'on les aime ; à Jésus, qu'il est notre époux, notre ami, notre doux maître ; à Marie, qu'elle est notre mère, et que ce doux nom nous remplit de confiance. Ne t'étonne donc pas, chère amie, quand je te dis que je suis heureuse ; oui, je le suis et je pense que tu l'es toi aussi, ce qui semble ajouter encore à mon bonheur. Je n'ai pu me rendre ce soir à la bénédiction qu'on donnait à la paroisse, car j'étais seule à la maison ; j'ai passé tout ce temps en prière afin d'être au moins présente d'esprit et de cœur à cette cérémonie. Heureuses nos âmes de n'être point comme notre corps sujettes du temps et de l'espace !

Veux tu savoir sur quoi j'ai médité ce matin ? Sur les merveilleux effets de l'amour divin. Lis ton *Imitation*, livre 3^e ch. 5 ; peut-être éprouveras-tu ce que j'ai éprouvé ; jamais je n'avais si fortement senti ce qu'est l'amour. En effet, nous dit l'*Imitation*, c'est une grande chose ; lui seul est capable de tout faire accomplir, de tout faire supporter pour Dieu, sa source et son

fondement. Il veut être libre et dégagé de tout ce qui est terrestre, de peur que les affections mondaines n'arrêtent ses élans intérieurs. Il n'y a rien dans le ciel et sur la terre, de plus élevé, de plus tendre et de plus fort que l'amour ; aussi n'y a-t-il que celui qui aime qui connaît la force de ce mot énigmatique parfois, l'amour. L'*Imitation* nous dit encore que c'est un grand cri qui va toujours jusqu'aux oreilles de Dieu.. mais Dieu veut aussi qu'il aille quelque fois jusqu'à celle d'une amie dévouée, et c'est là qu'on en comprend encore les merveilleuses douceurs. n'est-ce pas, ma chère Louise ?... Je n'ai pu aller à confesse, ce soir, à cause de la neige qui tombe avec abondance... et ma communion de demain, et ta chère lettre ? Voilà de nouveaux sujets de tristesse ; mais j'ai médité ce matin que l'amour rend doux ce qui est amer, et qu'on ne peut aimer sans souffrir. Amour, souffrance, sacrifice, mort, tous ces mots ont, ce me semble, une fraternité secrète ; ils se trouvent toujours ensemble... comme des amis !

27 Décembre 1869.

Ma journée d'avant hier t'a donc affligée, chère Louise ? En lisant ta première page, les larmes me sont venues aux yeux plusieurs fois. Quelle peine ne t'ai-je pas causée par la manière négligée dont j'ai passé ces derniers jours. Il est si doux de s'entendre réprimander par ceux qui vous aiment. Chacune de leurs paroles est une nouvelle preuve d'affection vive et pure. Je tâcherai, chère amie, de te donner de plus grandes consolations en étant toute " feu et flamme " pour l'accomplissement de tous mes devoirs et pour ma propre sanctification. Aidée de toi, j'espère ne plus revenir à cet état de langueur. Il faut, j'en suis bien convaincue, se donner entièrement et qu'il ne reste en nous rien de nous-mêmes ; il faut mépriser ce qui passe ; il faut surtout, et c'est en cela que consiste la véritable sagesse, ne pas se laisser ébranler par de vaines paroles, ne point céder aux caresses trompeuses des syrènes, mais demeurer fermement unis à Dieu dans le fond de son cœur, et de son âme, l'aimer par dessus tout,

sans borne et sans réserve. Mais rappelle-toi, chère amie, que Saint Pierre jura de mourir plutôt qu'd'abandonner son divin maître ; son amour allait à l'exaltation ; qui eût dit que cet apôtre, non seulement ne mourrait pas, mais qu'il faiblirait à la voix d'une servante. Ah ! chère Louise, que de servantes nous avons à nos trousses ! la vanité, la sensibilité, la curiosité, la nonchalance. Elles nous harcèlent si souvent qu'il est impossible de ne pas répondre quelquefois comme Saint Pierre : je ne le connais pas. Z. va bien. L..... ne t'écrira pas ; elle me charge de t'envoyer un affectueux bonjour.

6 janvier 1870.

Tu connais, chère Louise, la situation que me fait chez moi le détestable caractère de... On m'a envoyée à R. prendre un peu de repos avec mes tantes. Au lieu de repos j'ai pris un rhume bien conditionné qui ne m'a laissée tranquille ni le jour ni la nuit. Pour contenter mes tantes, qui savaient que je ne dormais pas, j'ai été forcée de me lever très tard tous les matins. A peine habillée, on m'appela pour déjeuner, sans que j'eusse même le temps de faire ma prière avec un peu de méditation. Cependant ton souvenir ne m'a guère quittée ; j'ai eu tout le loisir de méditer sur la peine que t'a causée ma dernière lettre. J'ai dû relire très souvent la tienne avec beaucoup d'émotion pour me convaincre que tu restais mon amie. Ces chères lignes m'ont fait encore verser quelques larmes, et je sens avec toute la peine que peut inspirer cette pensée, combien il est dur de vivre loin de ceux qu'on aime, combien on désirerait ne jamais se séparer. Ma dernière lettre a du te le dire ; mais comment l'as-tu reçue ? c'est ce qui me trouble encore et me fait te demander une prompte réponse, J'ai souffert cette semaine avec beaucoup de patience les maux du rhume, je les ai offerts à notre divin Maître pour le dédommager de tout ce que je n'ai pas su souffrir encore de la part de... Je n'ai pas même voulu me laisser soigner afin de prolonger un peu plus ce douloureux état. Ai-je bien fait ? il me le semble au grand contentement que j'en éprouve.

Je vais retourner chez moi et j'en suis ravie ; car, malgré que j'y souffre, j'y retrouve toute ma liberté et un peu plus de facilité pour accomplir toutes choses. Je crois qu'à R. je ne suis pas dans un milieu assez calme ; tandis qu'ici je me livre sans crainte à toutes mes pratiques de piété. Je suis solitaire et ce n'est que dans la solitude qu'on trouve Jésus et ses douceurs admirables.

Hier, je suis restée longtemps à l'église pour me confesser. J'ai enduré le froid aux pieds en esprit de pénitence, malgré la toux violente dont je souffre depuis quelques jours. Jésus était devant moi dans sa crèche ; je l'ai adoré en le remerciant de toutes les grâces qu'il nous a faites, en lui demandant encore de nous rendre petites et pures comme lui. Cette suave expansion de mon âme dans le cœur du divin maître m'a préparée à la confession, et ma journée s'est écoulée en me laissant un ardent désir de ne jamais plus offenser le bon Dieu, de fuir même tout ce qui aurait l'apparence du mal... Maintenant, chère Louise, je suis disposée à souffrir, et la souffrance ne m'effraie plus. Je demeure gaie, riense, patiente au milieu de ces peines intérieures dont Dieu afflige quelquefois les familles. J'ai la douce espérance que je ne souffre pas seule et que tu partages, en amie, toutes mes peines ; alors je demeure impassible, obéissant même à la déraison quand Dieu la permet. Aide-moi toujours, chère amie, et tu me verras persévérer dans ces dispositions, tant que tes conseils, tes prières me porteront secours. Demain j'irai faire un petit pèlerinage à H. D.... J'aime comme un petit paradis, cette petite solitude. Chaque fois que j'approche de ces grands arbres dont rien ne trouble le silence, je murmure ces vers de notre illustre poète Lamartine :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde,
Nautonniers sans étoile, abordez, c'est le port,
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est point la mort.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore,
Éveillez-vous, voici le jour.

Cœurs tendres, approchez, ici l'on aime encore,
Et l'amour épuré s'allume sur l'autel ;
Tout ce qu'il y a d'humain, à ce feu s'évapore,
Tout ce qui reste est immortel !

(A continuer.)

Collaboration.

[Pour l'Album des Familles.]

REFLEXIONS

SUR LA

MORT DE GARIBALDI.

Un an s'était à peine écoulé depuis les funérailles de Pie IX, où la révolution avait insulté aux restes sacrés de l'immortel Pontife ; le héros de cette saturnale allaient, non blasphémer, cette fois, mais grimacer sur une autre tombe qui s'ouvrait.

La mort de Garibaldi a été pour Rome et l'Italie le grand événement de l'année 1882. Respect au cercueil, dira-t-on ; laissez l'oubli et les ombres de la mort tenir un voile sur ceux qui ne sont plus. Rien n'est en effet plus convenable ; mais, quand de haineux sectaires font de cette tombe la tribune d'où ils jettent leur cri de guerre à Dieu et à l'Eglise, c'est notre devoir, à nous, catholiques, de démasquer le héros dont il font l'apothéose, de voir si ces cendres qu'il suffira désormais de porter en tête des armées italiennes (1) pour les rendre invincibles, sont celles d'un héros qui était l'immortalité, la foudre de guerre, l'ange de la paix, le libérateur, le législateur, l'humanité, Moïse, Washington, l'immortel supérieur à Napoléon Ier, celui dont la mort semble la mort d'un peuple, d'une époque, la perte de chaque individu, qui avait une âme gigantesque et simple, qui lançait des rayons comme le soleil, et dont l'étonnante mission a dû comme celle de Jeanne d'Arc venir d'en haut (2). Car c'est là ce qu'on a dit de Garibaldi, quoique aucune de ces épithètes ridicules ne convienne au génie de l'homme qui les reçoit. L'histoire dira mieux que ces éloges fantaisistes, ce que fut cet homme. Laissons les sectai-

res italiens s'élever jusqu'aux astres ; ils donnent une triste idée de la frivolité de ce peuple qui parle de Garibaldi comme Homère chantait Achille ; il en parle avec un enthousiasme délirant, tandis que son héros n'a été qu'un brigand heureux, un aventurier, un renégat sans mœurs et sans foi, ne dépassant ses collègues de Calabre que par la hardiesse de ses plans et l'étendue de ses brigandages. Pauvre Italie, faire un dieu d'une semblable idole dont on se moque à l'étranger, n'est-ce pas le comble de la dérision ? Il ne manquait que ce torrent d'éloges pour dire que Garibaldi ne fut rien. Les démagogues l'ont placé au-dessus de César, (1) de Washington, de Napoléon Ier. En effet, ces grands hommes n'eurent point l'honneur d'accomplir de ces hauts faits où l'infamie, la trahison, le blasphème sont les premières armes.

L'engouement des sectaires pour Garibaldi est tout naturel. Garibaldi a été l'homme d'action des sociétés secrètes, comme Mazzini en fut la tête, Victor Emmanuel le protégé, et Napoléon III la dupe. La révolution veut écraser l'infâme. Lui enlever sa liberté et le dépoiler sans lui laisser un pouce de terrain était le meilleur moyen, sinon de l'anéantir, au moins de le réduire à l'impuissance. Le calcul était sommairement sage, mais la Papauté est immortelle ; ce que la Révolution ne croit pas. Il fallait dans ce but des hommes hardis, qui pussent travailler à l'unité de l'Italie ; unité que la révolution ne rêvait point en faveur du peuple italien, ni pour le compte de la maison de Savoie, mais dans le secret dessein de renverser le Pape. Les peuples, séduits par l'idée de cette unité nationale, ont applaudi à sa réalisation sans aller plus avant dans l'idée même qui l'inspirait.

Mais il fallait à cette œuvre un homme qui ne fut ni roi, ni sujet, dont le génie, le caractère et les aspirations répondissent aux desseins de la révolution.

Cet homme fut Garibaldi. Né avec des qualités naturelles qui, bien dirigées, eussent pu lui donner du renom ; il se sentit flatté de

(1) *La Capitale*, journal de Rome, No du 7 juin.
(2) *Capitan Fracassa*, No du 3 juin.

(1) Bovio dans son discours au Capitole.

bonne heure par l'impérieux désir d'être quelque chose. Alors son ambition tourna son caractère mélancolique et naturellement ami des projets hasardeux, des rêves de gloire et de liberté. Il entreprit cette vie d'aventures qui convenait à son goût fantasque ; il trouverait aussi dans cette carrière ce que ne pouvait lui apporter ni la naissance ni les rudes labeurs des écoles gouvernementales : un nom, du bruit, une fortune. Aventurier par état il en eut les mœurs. Il fut son Dieu, son roi, sa patrie ; à la fois soldat et brigand, la victoire lui coûtait peu pourvu qu'il l'obtint. Il partit pour l'Amérique et fit ces fameuses campagnes dont un mystérieux silence entoure l'histoire. La révolution les prôna, depuis, comme des prodiges de valeur, pour donner du relief à l'homme qui la servirait plus tard ; et c'est en réussissant dans quelques hardis coups de main, que Garibaldi s'est vu placé par les sectaires au rang des plus grands capitaines et des stratégestes consommés. A son retour d'Amérique, il offrit, dit-on, au Pape, en 1849, des services que Pie IX refusa. Alors peu délicat sur le choix de la cause dont il serait le champion pourvu qu'il en fut le héros, il reçut des sectes la torche incendiaire qu'il promena vingt ans dans la péninsule, soufflant le feu de la révolte au milieu de ces populations, habituées jusqu'alors à des régimes paternels qu'on lui dépeignit comme le despotisme.

Fidèle aux leçons de ses nouveaux maîtres, et séduits par leurs éloges comme par leurs promesses, Garibaldi fut à la hauteur de sa mission, Il n'avait été jusqu'alors qu'aventurier, et le monde l'oubliait encore ; devenu l'homme de la Révolution, il fut persécuteur, et poussa le blasphème jusqu'à ces limites où l'impiété devient brutalité et folie. Ce misérable ne pouvait écrire quatre lignes, prononcer quelques phrases, sans revenir sur les trahisons de la race noire, cette plaie purulente de l'Italie, ou sur le venin du Vatican, ce nid de vipères, ou sur les mensonges de Pie IX, cette peste, ce monstre, cet assassin maudit comme prêtre et comme roi..... Voilà bien l'éloquence et les beaux sentiments d'un grand homme..... le plus grand que le

monde ait vu. (1) Ce fanatique jugeait-il les autres d'après ce qu'il était lui-même ? C'est probable, car le traître, l'assassin, c'était lui, et n'en déplaise à ses admirateurs, ce héros n'eut pas l'honneur d'être autre chose durant sa vie. Ce n'est pas qu'il ait personnellement manié le poignard ; ceci appartient à une vie privée qu'il appartient à d'autres d'examiner ; mais à qui revient le décret qui pensionna la mère du régicide napolitain Agésilas Milano ? Qui ourdit le complot qui faillit ensevelir sous les ruines de la caserne Senistori, à Rome, quelques compagnies de zouaves français ? Qui introduisit furtivement à Rome des bandes de sicaires, des munitions, des bombes Orsini afin de provoquer un mouvement populaire ? Et nous dira-t-on que ce n'est pas là jouer le rôle d'un brigand et d'un assassin ?

Les sectaires ont fait de Garibaldi un guerrier de haute lignée ; nous diraient-ils où cet homme fut brave et mérita ses lauriers ?

Il combat contre les autrichiens ; mais il n'est ni à Magenta, ni à Solferino ; quelques escarmouches l'épuisent, et l'aventurier l'emporte sur le soldat. On l'expulse du Piémont comme un forban dangereux, moins par sa valeur que par la hardiesse et l'extravagance de ses plans. Cette expulsion fut demandée par la France, à qui il déplaisait de voir un aventurier soulever les masses, promener des bandes de brigands fanatisés, dont les excès entravaient les combinaisons de Napoléon III. Mais le Piémont comprenait autrement Garibaldi, et le faisait évader pour se servir utilement de sa fougue révolutionnaire.

“ La maison de Savoie, disait M. Thiers, chasse au faucon avec Garibaldi ; s'il échoue on le conduit à Caprera ; s'il réussit et prend un royaume, on lui dit : “ vous êtes, vous, la révolution ; “ votre proie n'est pas à vous, “ mais à nous qui sommes l'ordre “ et la légalité.” Durant la campagne contre l'Autriche, Garibaldi fit preuve de bravoure quand, avec des bandes supérieures en nombre, il tombait à l'improviste sur un

(1) En effet, il était Moya, Colla de Rienzi, Washington tout à la fois. (Capiten fracasen, No. 3 juin.

petit détachement autrichien. Si la résistance était faible, il était vainqueur, mais, à la moindre incertitude sur l'issue de la bataille, il prenait bravement la fuite. Ce sont ces marches forcées, ces allées et venues, ces surprises, que les sectaires italiens ont qualifiées de stratégie militaire. Mais sont-ils maîtres passés dans l'art de la guerre pour porter un jugement pareil ? C'est aux Bourbaki, aux Cambriels qui l'ont vu à l'œuvre dans la Champagne, aux généraux Le Courthen et de Polhès qui l'ont rencontré sur les hauteurs de Mentana, qu'il revient d'apprécier cet homme ; eux seuls peuvent dire s'il fut un guerrier ou une ganache.

La campagne de Sicile et de Naples vint après [1860]. La victoire fut rapide, car la révolution avait préparé la défection des troupes napolitaines, et isolé le pauvre François II de ses ministres et de son peuple. Garibaldi ne se serait-il présenté qu'avec quelques centaines d'hommes, cela eût suffi pour assurer le triomphe de sa cause. Mais il ne marchait pas seul, des vaisseaux anglais couvrirent son débarquement et la Grande Bretagne lui donna deux millions pour corrompre l'état major de la flotte napolitaine. Un autre million qu'il reçut de Victor Emmanuel l'aida à s'assurer des généraux. Malgré toutes ces trahisons, François II aurait battu le sibustier à San Angelos in Formis sans l'intervention des troupes piémontaises envoyées de Naples au secours de Garibaldi par le gouverneur Sarde Villamarina.

La troisième étape militaire de Garibaldi, sa campagne contre Rome est encore un monument de bravoure qui l'emporte sur les deux autres.

C'est en 1849 que nous voyons pour la première fois le héros des deux mondes souiller de sa présence la Ville Eternelle. Il y entra le 27 avril avec quinze cents hommes qui eurent pour mission d'être brigands avant d'en venir aux mains avec l'armée française. Celle-ci, quoique inférieure en nombre et par ses positions stratégiques, mit en pleine déroute ces mercenaires. Leur chef les emmena vers l'Adriatique dans le dessein, disait-il, de se porter au

secours de Vénise. Mais peu à peu ce chef improvisé fut abandonné et s'esquiva seul.

Pendant que Garibaldi renversait le roi de Naples, le Piémont, comme un ennemi chez qui le sentiment de sa force a éteint jusqu'au dernier reste de pudeur et de justice, tombait brutalement et sans déclaration de guerre sur les Etats Pontificaux. Quarante cinq mille de ses soldats, conduits par un de ces chefs dont le nom est une tache de sang dans l'histoire, se virent arrêtés sur les collines de Castelfidardo par cinq mille six cents zouaves qui leur disputèrent fièrement le terrain, et ils eussent vaincus, si un assassin, plus tard décoré par le Piémont, n'eût tué l'intrépide général Pimodan. — Napoléon III exigea de Victor Emmanuel qu'il fit sa paix avec le Pape. Le roi galant homme obéit au Maître ; mais il savait que Garibaldi venait après lui. Il se présenta, en effet, pour réaliser de force le programme du nouveau royaume Italien : Rome capitale. Le roi du Piémont s'empressa de le désavouer, et le chef de bandes battu à Aspromonte, le 29 août 1862, et blessé au talon comme Achille, fut fait prisonnier puis relâché presque aussitôt. Il reparut en 1865 sur la scène, ouvrit des souscriptions d'argent et des enrôlements de soldats ; et cela non sans une connivence secrète du gouvernement piémontais qui, obligé de donner encore une satisfaction à la France, renvoya l'aventurier dans son île de Caprera, l'y fit garder par sept vaisseaux et le laissa sortir ensuite quand sa présence fut utile en Italie. Un nouveau mandat d'arrêt fut lancé contre lui, mais la police ne devait le chercher que là où il n'était pas. Durant ce temps, Garibaldi et les siens pénétraient à la fois dans l'état Pontifical. Deux cent cinquante de ces brigands forcent vingt-sept gendarmes pontificaux à Aguapendente ; ils sont plus de cinq cents à Bagnorea pour mettre en fuite quatre-vingt zouaves. Ces belles victoires enflent le chef : écoutez l'ordre du jour du Grand homme :
 " Salut aux vainqueurs d'Agua-
 " pendente et de Bagnorea ! Les
 " mercenaires étrangers ont fui
 " devant les valeureux champions de

" la liberté Italienne. Ces bret-
 " teurs, avides de sang, ont éprouvé
 " l'exquise générosité des fiers vain-
 " queurs. Oui, vous prêtres, mai-
 " tres raffinés en bûchers, tortures
 " et prisons, vous qui buvez, avec
 " la joie de la hyène, dans le calice
 " de votre mensonge, le sang des
 " libérateurs, on vous pardonne
 " ainsi qu'à vos soldats bourreaux,
 " boue infecte de tous les cloaques
 " san-fédistes. "

Le style c'est l'homme.

A Monte Libretti, 14 octobre 1867, quatre-vingt zouaves tinrent tête durant trois heures à douze cents Garibaldiens : la victoire fut facile, et les sectaires dirent glorieuse. Sur les représentations de la France, Victor-Émanuel désavoua Garibaldi qui venait de violer le territoire pontifical. Mis en demeure d'arrêter enfin l'invasion aux termes de la convention de septembre, il échelonna autour de la frontière pontificale un corps de quarante mille hommes, sous les ordres du sanguinaire vainqueur de Castelfidardo, un autre héros de la mode italienne, Cialdini. C'était encore un leurre pour la France. Ce corps d'armée devait prêter main-forte à Garibaldi en cas de succès, et lui servir de retranchement s'il était battu. L'occasion ne se fit pas attendre. Le 26 octobre, le héros des deux mondes avait encore gagné, à Monte Rotondo, une de ces brillantes victoires qui coûtent peu quand on combat cinq mille quatre cents contre trois cent cinquante ; il allait se trouver, enfin, pour la première fois de sa vie d'aventures en présence d'un ennemi sérieux. L'armée pontificale, quoique inférieure en nombre, mais conduite par des chefs qui comprenaient autrement que Garibaldi la bravoure militaire, le rencontra près de Mentana. On sait quelle fut l'issue de cette mémorable journée, où la France, versant de nouveau son sang pour la Papauté sauva Rome de l'invasion, et fit voir combien était lâche et peureux le chef de bandes qui en rêvait la conquête. Garibaldi s'enfuit, en laissant onze cents des siens sur le champ de bataille et trois cents prisonniers. Il avait pris part à l'action, mais sans s'exposer personnellement. Pour un illustre capitaine, c'était bien mal finir

une carrière militaire et donner aux siens un triste exemple d'incapacité et de lâcheté. La leçon fut sentie et le prestige du héros s'évanouit bientôt, comme un peu de fumée que l'air emporte loin du foyer qui la produit.

Dirons-nous quelque chose de la campagne de France. On connaît assez, même par des documents officiels, qui jettent un verre d'eau froide sur l'enthousiasme des sectaires, qu'ici le soldat fut encore digne du chef, et que le chef n'ajouta qu'à son renom d'incapacité et de lâche. Ce fut une honte pour la France, tout le territoire étant déjà profané par la présence d'un puissant ennemi, de voir ses villes et ses campagnes livrées à des hordes de brutes, braves seulement au pillage des églises, à l'expulsion des prêtres, et qui se débandaient au premier coup de feu. Les sectaires ont fait comme autant de victoires de ces brigandages : mais leurs éloges ne feront jamais taire l'histoire ; les larmes qu'ils donnent à leur héros ne laveront pas ses crimes et n'arrêteront pas le jugement sévère qu'on portera de lui. Qu'on l'appelle un grand homme : il eut, en effet, tout ce qui peut vouer un homme au mépris de la postérité, qu'on l'appelle l'âme universelle où se comptaient les pulsations d'une époque, l'âme dans laquelle se trouvait quelque chose de plus grand que dans l'âme de César, de St Thomas d'Aquin, (sic) et du Dante (1), son éloge ne sera que sur les livres d'une classe d'hommes, de ceux qui applaudissent au crime et l'appellent vertu, courage et héroïsme, quand il a attaqué le Christ et son Eglise. Toutes les consciences honnêtes se détourneront avec dégoût de ce misérable aventurier, dont toute la gloire fut d'être l'homme et le bras de la révolution, sans rien ajouter de lui-même qu'un excès de haine et de rage contre l'Eglise.

Les oraisons funèbres qu'on a entendues sur le Capitole, à l'occasion de ses funérailles, atteignent le ridicule. Les orateurs se sont perdus dans des fantaisies poétiques ou philosophiques, dont le burlesque est le moindre mal, car tout n'y est que mensonge et sottise. Il

(1) Langage du citoyen Berio au Capitole.

ne manquait au héros des deux mondes que ce torrent d'éloges, pour finir le héros.

Écoutez le lyrisme de ses admirateurs—c'est Bovio qui parle : "Garibaldi fût-il révolutionnaire ? Il voulut la paix ! Fût-il doux, il voulait la révolution ! Fût-il action ou pensée ? Il voulut le fait pensé ; il voulut italienne-ment l'humanité, *volle italiana-mente l'unianita*. Il voulut par si ou non, par des monosyllabes communs à plusieurs langues. Dans le monosyllabe il y a l'intuition, la volonté, le commandement, l'action..." O peuple, ce n'était qu'un seul homme et c'était tout toi *era tutto te o popolo* !

—Le citoyen Songeon, délégué du conseil municipal de Paris vient après. Il fait l'éloge de Garibaldi d'une manière plus sobre et moins emphatique. Il dit, entr'autres choses, que Garibaldi n'a jamais combattu la France... Et à Mentana, s'écrie un farceur. A Mentana, réplique Songeon, la France, celle de mon cœur, n'y était pas. A Mentana *la Francia—quella del mio cuore—non c'era...* La France n'est pas sur les champs de bataille ; on la trouve sur les boulevards, dans les bonges et autres lieux orduriers qu'on ne rappelle pas.

Cavallotti discoure aussi et nous relevons ce blasphème. "La mission divine de cet homme qui, comme celle du Christ, dont il eut la ressemblance, ne s'arrête pas à la tombe : après avoir livré dans le monde une bataille d'amour, il ne descend sous terre que pour y continuer son œuvre. Vivant, il passa parmi les peuples, archange de la liberté ; mort il réunit dans une douleur commune les deux peuples qui donèrent aux nations l'évangile de la liberté."

Quelques orateurs se succèdent ; c'est toujours la même inspiration, la même prose :... le même ridicule.

Il manquait une chose pour donner à cette manifestation un véritable caractère diabolique, de désordre. Il arriva et la scène ne fut pas seulement impie et comique il y eut aussi du tragique et des victimes. Plusieurs fausses alertes soulevèrent ces vagues humaines ; quinze personnes furent blessées,

quelques-unes assez grièvement. Les filous profitaient du désordre ; on ne sait pas tout ce qui fut volé et les plaintes innombrables que reçut la police en supposant bien d'autres qui ne lui sont point parvenues. Certes, on ne pouvait mieux honorer un aventurier et rendre à sa mémoire un hommage plus mérité. Les dieux anciens recevaient un semblable culte de leurs adorateurs : on buvait en l'honneur de Bacchus, c'est juste de voler en l'honneur de Garibaldi. Le gouvernement italien n'a pris aucune part à cette manifestation, qui a été le triomphe de la basse démocratie en découvrant l'abîme où surplombe la royauté de Savoie. L'Italie est mûre pour une crise : si Garibaldi n'est plus, il laisse après lui de fidèles adeptes qui brandiront au premier signal l'étendard de la révolte et l'agiteront cette fois, non contre le temporel du St-Siège ou contre le Pape, mais contre cette chimère de trône dont la construction a coûté tant de sang, de trahisons, d'injustice, de cruautés et de blasphèmes. La malédiction de Pie IX pèse lourdement sur ce trône. "Voilà donc, s'écriait un jour le saint Pontife, jusqu'où la Révolution a pu abaisser un prince de la maison de Savoie ! Il ne suffit pas à la Révolution de chasser les rois, toutes les fois qu'elle le peut, ou de faire tomber leurs têtes sous le couteau : elle s'amuse à les déshonorer.... Il y a un million de malheureux que vous avez empoisonnés de fausses doctrines et de honteuses convoitises. Ce sont là les amis de votre roi et les fauteurs de ses ambitions ; mais ils le précipiteront quand ils n'auront plus besoin de lui." La mort de Garibaldi a tristement éclairé cette prophétie... attendons.

Ils sont tous devant le redoutable tribunal de Dieu, ces hommes à qui la révolution confie l'œuvre du renversement de la papauté, et ceux aussi qui en furent les victimes : Mazzini, Ratazzi, Napoléon III, qui fut toujours dupe malgré ses bonnes intentions, Cavoni, Victor Emmanuel, Garibaldi, Lamoricière, Antonelli, Pie IX, sont morts. Le jugement des hommes honnêtes est aussi connu. Dieu nous manifestera bientôt com-

ment il a jugé cette œuvre d'iniquité. En l'accomplissant, la révolution a compté sans ce bras tout-puissant qui brise en un jour les œuvres des siècles et relève les empires quand il en a châtié les fautes. Rien n'échappe à sa vengeance ; malheur à ceux qui la provoquent ! malheur à ceux qui l'attaquent dans son Eglise ! Le châtement peut tarder quelques mois, quelques années ; mais ce délai n'est point un oubli de la part de Dieu : il laisse l'empire s'endormir dans une chimérique tranquillité, et le frappe ensuite avec une rigueur qui sert d'exemple à l'avenir et rappelle tout le passé. C'est l'histoire qui nous l'apprend, mais je ne sais par quelle fatalité sa leçon n'est jamais comprise, ni pourquoi il se trouve, dans tous les siècles, des hommes qui en font la triste expérience.

VERITAS

Rome, 3 février 1883.

— 000 —

[Du *Rosier de Marie*.]

LES CHÂTIMENTS DIVINS.

Paris, 8 février 1883.

Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir dans les déplorables événements qui, coup sur coup, accablent la France, les justes châtements que Dieu inflige, lorsque le temps de sa miséricorde et de ses avertissements n'est pas encore passé, aux siècles qui font leur unique gloire de professer l'impiété, d'insulter le Seigneur, sa religion, son Eglise, son épouse chérie, pour laquelle il a versé tout son sang ; de saper toute autorité, et, par conséquent, de rendre impossible l'ordre, la paix, la concorde, la soumission, tout gouvernement, toute société en un mot.

Tandis que les populations, aveuglées, entraînées, je ne sais par quel vertige fatal et contagieux, se pressent autour des chaires de pestilence pour écouter les leçons de leurs faux prophètes qui se disent leurs

amis, et qui ne sont en réalité que leurs plus dangereux conseillers (car leurs systèmes menteurs, tout en promettant la lumière, la liberté, le bonheur, n'apportent que ténèbres, troubles et désastres), le ciel s'ouvre tout à coup, non pas pour répandre ses bénédictions sur la terre qui n'en est plus digne, sur les hommes qui les méprisent, mais pour faire pleuvoir les fléaux vengeurs de la divine justice.

Ils ont dit dans leur aveuglement, dans leur cœur corrompu : *Non est*, " Dieu n'est pas, ou s'il existe, il ne s'occupe pas de nous. que nous fassions le bien ou le mal, peu lui importe, il ne descend pas dans ces détails."

Mais le Seigneur a répondu.

" Ah ! je n'existe pas ! Je vous ferai voir que je suis celui qui est, et que j'existe pour punir votre ingratitude et vos crimes. Ecoutez ! vous qui prétendez gouverner à ma place et sans moi, je mettrai la stérilité et la folie dans vos conseils : vous ne saurez à quoi vous en tenir ni quel parti embrasser, et les rois et les peuples qui contempleront vos actes, hausseront les épaules et s'écrieront : Dévidement, ils sont insensés !

" Vous, peuple, qui avez méprisé mon autorité et ma loi, la sainte indépendance des enfants de Dieu que je venais vous apporter, vous serez plus esclave que jamais ; vous courberez humblement la tête sous le joug que vous imposerez aux aventuriers, qui, sans aucune mission de vous gouverner, vous conduiront à la ruine par toutes sortes de voies impossibles. Ces sinistres réformateurs, instituteurs de l'humanité, n'auront pas plus de respect pour leurs sujets qu'ils n'en ont pour moi. Sous le moindre prétexte, et pour s'acquiescer à eux-mêmes une vaine renommée, ils joueront avec votre vie et celle de vos enfants ; ils se pareilleront de vos débris, se rassasieront des restes de votre antique abondance, ne vous laissant que les guerres, les pleurs et la misère pour partage."

" O mon peuple, continue le Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ? pourquoi me forces-tu de faire peser sur toi le bras de ma colère ? Pourtant, je te montre assez tous les jours quelle est la faiblesse,

l'imperitie de ceux qui veulent le conduire hors de mes voies, ils ne tiennent pas devant les moindres difficultés, le premier obstacle les effraie, parce qu'ils se confient dans leur propre habileté, dans leur propre force, qui ne sont que folie et faiblesse, et qu'ils repoussent la sagesse et la vertu. Où est leur génie, où est leur inspiration, où est leur sang, où sont leur antécédents, à ces hommes de hasard qui viennent pour saper tous les principes sociaux et mépriser la foi de tes pères ? Ecoute, ô mon peuple, c'est parce que tu suis leurs perfides doctrines, que tu préfères aux divers enseignements de mon Fils et de sa sainte épouse, l'Eglise ; c'est parce que tu t'appuies sur leur bras de chair, plus faible que le roseau, que la terre, malgré les travaux, devient pour lui stérile ou ne te donne plus que de maigres récoltes, des racines et des fruits gâtés. C'est pour cela que le ciel devient d'airain ; qu'une mère affligée, au désespoir, pleure sur les égarements de ses enfants. C'est pour cela que les familles sont divisées, que la société est bouleversée, et que ses membres sont sans cesse en révolte les uns contre les autres. O mon peuple, regarde si jamais tu avais vu tant de fléaux fondre à la fois sur la terre."

II

Il y a à peine un siècle, le peuple français était par excellence le peuple de Dieu ! la France était la fille aînée de l'Eglise, et le Seigneur se plaisait à la combler de bénédictions. Sans doute, un bonheur parfait et constant ne pouvant être le partage de cette vie, quelques calamités publiques s'abattaient de temps en temps sur ce pays privilégié, et c'était surtout lorsque, dans des moments d'aveuglement, il s'était écarté de la voie de la vertu ; mais comme il avait la foi, comme il écoutait la voix de ses zélés pasteurs qui l'exhortaient à prier, à implorer la miséricorde divine, comme des milliers de mains et de voix suppliantes s'élevaient vers le ciel, ces fléaux cessaient vite, et l'horizon, un instant obscurci, rayonnait bientôt d'une

pure splendeur, la splendeur du pardon et de la grâce, qui remplissait toutes les âmes d'une douce espérance. Bientôt les soupirs se changeaient en touchantes actions de grâces.

Mais, à cette époque, l'esprit philosophique commença à soulever sur nos populations, et envahit peu à peu toutes nos contrées. Il éteignit la piété et la foi dans les cœurs : il prêcha l'athéisme, au moins l'athéisme pratique qui apprend à se passer de l'intervention de la divine Providence, de ses faveurs, de ses lumières. Alors, les malheurs de toutes sortes, les guerres civiles et étrangères, les massacres en grand, la peste, la stérilité et la famine accablèrent la malheureuse France, et durant cette longue période d'années que nous venons de traverser, on n'en pourrait pas signaler une seule qui n'ait été éprouvée par quelqu'un de ces calamités publiques. A mesure que le peuple a désappris la prière, le ciel a désappris ses bienfaits pour ne se souvenir que des châtiments de sa justice. Et comme les hommes, plus ils vont, plus ils sont impies, plus aussi les fléaux pleuvent avec abondance sur leur tête.

Jetez les yeux autour de vous : non, ils n'avaient jamais été aussi nombreux que de nos jours, parce qu'aucune époque n'avait été aussi froidement, aussi systématiquement antireligieuse. On veut tuer la foi quand même ; on veut faire des impies quand même ; et pour arriver plus sûrement à ce résultat, on va jusqu'à arracher les enfants du sein de leur mère, pour les élever dans l'athéisme.

Si vous avez quelque connaissance de l'histoire, dites-moi en quel temps et chez quelle nation on a eu recours à de tels moyens de corruption, en quel temps et chez quel peuple on a professé si ouvertement un mépris si effronté de la liberté et des gloires nationales. Car, enfin, agir ainsi, c'est violer, sous le spécieux prétexte de la protéger, la liberté de conscience des parents, qui, dans la plupart des localités, déplorent l'impossibilité ou ils sont de faire élever leurs enfants par d'autres maîtres que ceux qu'on leur impose, par ces instituteurs façonnés à la mode

du jour et dont une administration athée étoufferait bientôt les bonnes intentions, les opinions quelque peu religieuses, s'il leur en restait encore. Agir ainsi, c'est fouler aux pieds l'autorité paternelle et maternelle, le principe de la famille et de la société ; car ni le père ni la mère ne peuvent désormais parler à leurs enfants du commandement du Seigneur qui leur ordonne d'aimer, de respecter les auteurs de leurs jours, et de leur obéir ; ces enfants sortant de l'école leur riraient au nez, et c'est ce qui arrive déjà. Agir ainsi, c'est rejeter toutes les traditions les plus respectables, répudier les plus belles gloires de la France, insulter à la foi chevaleresque de nos pères, de nos guerriers, de nos héros et de nos héroïnes, à la science et à l'expérience de nos plus habiles législateurs ; c'est mépriser l'inspiration de nos plus sublimes poètes, la vertu de nos plus saints prélats ; c'est renier le principe des grandes œuvres, des dévouements et de la charité qui ont jeté tant d'éclats sur nos siècles passés les plus fécondes en prodiges et en génies.

Enfin, agir ainsi, c'est, à force de prétention et d'orgueil, tomber dans l'imbécillité.

Et qui fait cela ? Je rougis de le dire : ce sont des Français ; oui, des Français, et des Français dont la célébrité est à faire, dont le génie, bien entendu, est à naître, dont la science n'est rien moins qu'hypothétique. Ce sont des penseurs, des politiques dont l'administration n'a été marquée que par des bêtises, qui n'ont à leur avoir que de stériles utopies dont l'application a produit les plus déplorable résultats.

Aussi, le Seigneur, témoin de tous ces forfaits, qui voit que personne ne prie plus, que les pasteurs mêmes, au milieu des calamités qui pleuvent de toutes parts sur la France, négligent d'appeler les populations à la prière publique, sous prétexte que leur voix ne serait pas écoutée ; le Seigneur dont le nom, la puissance et la miséricorde sont oubliés, permet aux anges, ministres de sa justice, de désoler et de punir tous les pays, les uns par des inondations qui noient tous les produits

de la terre et forcent les malheureux riverains d'errer çà et là sans asile, à la merci d'une tardive charité : les autres, par des incendies qui anéantissent en un instant les plus utiles, les plus magnifiques établissements, et laissent les ouvriers de toute une localité sans travail et sans ressources. Des maladies, inconnues jusqu'alors, attaquent la pomme de terre, la vigne, privent le pauvre peuple de sa nourriture la plus ordinaire, la moins dispendieuse, et rendent toute une contrée jusqu'alors fertile et riche, triste, pauvre et bientôt déserte ; ses habitants accoutumés jusqu'à vivre dans l'abondance et la prospérité, commencent à ressentir les atteintes de l'indigence, et l'une des branches les plus importantes du commerce de la France, tend chaque jour à disparaître. On dit que la carotte, la betterave et les autres tubercules sont déjà rongés dans la terre par des insectes inconnus. Dans plusieurs parties de la France, les arbres ont encore assez de puissance pour faire éclore leurs fleurs ; mais des contre-temps surviennent et les fruits ne peuvent naître ou parvenir à leur maturité.

Les suicides se multiplient, et les assassinats revêtent un caractère de fantaisie inouïe.

La confiance, si nécessaire pour entretenir les bons rapports et la prospérité dans une nation, tend à disparaître tous les jours. Il n'y a plus d'affaires, parce que l'on redoute les catastrophes, parce que la probité semble avoir quitté la terre, parce que nous flottons sur une mer orageuse, que la moindre tempête peut engloutir notre frêle embarcation, dirigée par des pilotes inhabiles, parce que nous ne savons pas où l'on nous mène, ou plutôt parce que nous sommes certains que l'on nous conduit à un abîme.

III

Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la France ne voit pas, ne veut pas voir dans tous ces événements la main de Dieu qui la châtie. Cependant elle frappe de temps en temps des coups si terribles, si imprévus, qu'il est

bien difficile de la méconnaître. Il y a un an à peine, un grand personnage exerçant une des fonctions les plus importantes de la République française, M. Hérold, préfet de la Seine, l'un des partisans et des soutiens les plus puissants des doctrines nouvelles, celui qui, par son autorité, avait fait arracher des écoles les croix et les autres emblèmes religieux, descendait dans la tombe en silence, après une courte maladie. Il n'avait voulu ni des ministres de la religion, ni des prières de l'Eglise. Aussi l'airain sacré se taisait ; le ciel était gris, menaçant, et la tristesse seule de quelques cœurs accompagnait son cadavre à son dernier gîte. Une croix ne devait pas même recouvrir ses cendres, car, après l'avoir aimée, dit-on alors, dans sa jeunesse, il l'avait reniée pour jouir de quelques futiles honneurs pendant un bien court espace de temps, puis mourir.

L'année 1882 n'était pas encore finie (il s'en manquait de quelques minutes) que la personnalité la plus forte, la plus remuante de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, celle en qui se personnifiait la haine du cléricalisme expirait à la fleur de l'âge, après de douleurs atroces, frappée par un coup mystérieux, inavouable : et pour ne plus laisser rien ou presque rien à faire à la mort, elle entraînait déjà corrompue dans sa bière, à laquelle aucune pompe funèbre ne pourra la ravir.

Un journal se plaçant au point de vue politique, se fait cette question :

« La voix de M. Gambetta, la leçon manifeste de sa vie seront-elles écoutées de ceux que la mort vient de priver tout à coup de chef et de direction : car il s'était ostensiblement retourné vers l'autorité pour lui demander la sauvegarde des principes sociaux compromis ? »

Hélas ! que ne s'était-il aussi retourné vers la religion, la première des autorités !

Je me fais à mon tour cette question !

Qu'ont pensé de la fragilité humaine ces fameux professeurs, ces incomparables docteurs, les Paul Bert, les Brouardel, les Trélat, les Verneuil, les Lannelongue, quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient pro-

curer aucun soulagement à cet illustre malade qu'ils avaient pour client et pour ami, et qui, quoique jeune encore, avait rempli toute l'Europe du bruit de sa renommée et des accents de son éloquence ? Qu'ont-ils pensé quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient prolonger sa vie, même d'une seule minute ? Ont-ils, pour l'adorer, levé les yeux vers Dieu, le souverain maître de la vie et de la mort, et reconnu l'insuffisance des ressources de leur science, devant les décrets de son éternelle justice ? Non, ils n'ont été occupés qu'à disséquer leur chef. Ces détails répugnants que nous ne pouvons reproduire ici, donnent un frisson d'horreur.

Quelles pensées, quelles réflexions ont agité l'esprit des Ferry, des Clémenceau et des autres ennemis de la religion de Dieu. Leur air abattu et leur physionomie triste attestaient leur profonde douleur, quand ils ont contemplé, tombant de si haut, la fière statue aux pieds d'argile ? Cet homme était leur inspirateur, ils travaillaient sous ses ordres : c'était lui qui avait jeté le premier cri de haine et de destruction contre l'Église ; et quoique dans les derniers temps de sa vie, il eût tenté d'arrêter la fougue des impies, d'adoucir les persécutions contre la religion, il ne les avait pas moins méditées, dirigées, et les systèmes impies qui n'ont plus maintenant pour apôtres que de piètres personnages, sont éclos sous ses auspices.

Éh bien ! maintenant il est mort, et de quelle mort !

Grand Dieu, que vos desseins sont impénétrables, et vos châtiments terribles !

A. P.

—000—
PENSÉES.

La religion est admirable dans l'ingénieuse fécondité des leçons qu'elle donne aux hommes.

LEFRANC

L'homme est bien fort quand Dieu est à côté de lui pour le soutenir. Notre faiblesse ne vient que de ce que nous comptons trop sur nous. Demeurons unis à Dieu, et nous deviendrons invincibles.

S. THOMAS

[Pour l'Album des Familles.]

A LA MÉMOIRE

DE LA VÉNÉRÉE

MÈRE MARIE-DE-LA-FERRE

FONDATRICE DES SŒURS HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH

(Poésie dédiée aux Religieuses de l'Hotel Dieu de Montréal.)

Salva justorum script.

Honneur, hommage et gloire à Marie-de-la-Ferre,
Fondatrice zélée et Supérieure et Mère
Des Sœurs de Saint-Joseph, portées par vocation
À remplir jour et nuit une belle mission...
Mario de-la-Ferre, oui, dès sa plus tendre enfance
Aussa paraître en elle une grande innocence ;
Et la Mère de Dieu fit entendre à son cœur
Que dans le cloître seul on trouve le bonheur.
O prodige ! dès lors, ah ! Marie-de-la-Ferre
Voulut suivre le Christ jusque sur le Calvaire.
Elle n'eut qu'un désir et qu'un unique amour,
Ce fut de le chérir et la nuit et le jour.
L'un attrait intérieur, comme par grand miracle,
L'unif à son Sauveur dans le Saint Tabernacle :
C'est là qu'elle puisa cette belle fervour
Qui distingue la vierge et réchauffa son cœur...
Elle fonda bientôt, avec La Dauversière
Une congrégation vraiment hospitalière
Parce que, en recorant le froment des élus,
Elle comprit enân les désirs de Jésus.....
Issue en France, donc, des plus nobles familles,
Elle servit d'exemple à ses bien chères filles
Dans tous les hôpitaux qu'elle sut y créer
Malgré les embarras qui pouvaient l'arrêter.
Elle leur apprenait à calmer la misère
De tous les affligés, ici-bas sur la terre,
En gardant le malade et soignant l'orphelin,
En consolant le pauvre et lui donnant du pain.....
Comme Sainte-Thérèse elle aimait la souffrance
Qu'elle savait chercher au lit de l'indigence,
Car sa chère devise était de tout souffrir
Pour plaire à son Sauveur que l'homme fit mourir.
Pleine de charité dans un lieu terrible
Elle-même, à Moulins, périt calme et paisible.
Et sous la protection de la Reine du Ciel
Sa belle âme vola vers le Père Éternel.

Albert-Alphonse PEADIER.

—000—

[Pour l'Album des Familles.]

Influence de quelques Femmes Illustres.

Clotilde, épouse de Clovis, sait faire convertir à Dieu ce monarque.

Sainte-Monique achète par ses larmes la conversion de son fils, Augustin.

La comtesse Mathilde soutient le trône chancelant de Grégoire VII.

La sagesse de la reine Blanche de Castille dirige le gouvernement de Saint-Louis

La pucelle d'Orléans sauvant la France.

Isabella, d'Espagne, préside à la découverte du nouveau-monde.

Madame Bourgeois et Madame de la Peltrie posent les bases de l'éducation des filles en Canada.

Victor de VALMONT.

Légendes.

LE TREMBLE.

Lisez cette saisissante légende ; elle vous apprendra pourquoi les feuilles du tremble remuent sans cesse et pourquoi cet arbre semble toujours gémir.

Lorsque Jésus-Christ mourut sur la croix, la nature entière prit le deuil et partagea la douleur de la Mère et des disciples du Sauveur. Les plantes elles-mêmes exhâlèrent une plainte douloureuse qui monta jusqu'au trône de leur Créateur. Un seul arbre, de la famille des peupliers, resta froid et insensible.

“ Je suis innocent, disait-il avec orgueil, et Jésus est mort pour les coupables : que les coupables se lamentent. Quant à moi, pourquoi m'attristerais-je d'un événement qui ne me touche pas ? ”

En ce moment, un ange portant un calice d'or rempli du sang divin qu'il avait recueilli des plaies du Sauveur, passait au-dessus de la cime altière de ce peuplier. Il entendit ces étranges paroles. Il pencha sur lui le calice et laissa tomber quelques gouttes du sang précieux sur les racines de l'arbre et lui dit :

“ Arbre égoïste et insensible, tu refuses de prendre part à la douleur de toute la nature, voici quel sera ton châtiment :

“ Lorsque, par les plus belles et les plus chaudes journées d'été, toutes les autres plantes resteront dans le calme et l'immobilité, toi, tu t'agiteras sans trêve ni merci. Tu trembleras toujours, tu trembleras éternellement et tu seras connu sous le nom de Tremble.”

Et voilà pourquoi, aux heures où la nature est toute entière dans le calme, ce peuplier ne cesse de gémir et de trembler de toutes ses feuilles.

—000—

[Pour l'Album des Familles.]

III

Vision de Crémazie

I

C'était un soir d'Été ! sur la muette plage (*)
 Ou venaient s'endormir les flots de l'océan,
 Crémazie méditait, pendant qu'un blanc nuage
 Ainsi que sa pensée allait vers l'occident.

Derrière l'horizon mystérieux, immense,
 La nue avait pas-sé déjà depuis longtemps,
 Comme fuit ici-bas la brise d'espérance,
 Comme vont les beaux jours et leurs enchantements

Le poète, toujours vers le couchant en flammes,
 Reportait ses regards obscurcis par les pleurs :
 Regards où se peignaient les angoisses d'une âme
 Pleine de souvenirs, d'espoirs et de douleurs.

Il songeait à ces bords, ces amis, cette terre,
 Ces rivages auxquels il aimait à rêver,
 Et dont les noms redis ainsi qu'une prière,
 Revenaient tant de fois sur sa lèvre expirer.

II

Il tressaille soudain..... car là-bas, dans ces brumes,
 Où d'un soleil mourant tremble un dernier reflet,
 Et ces ombres flottant en nuages d'écumes,
 Une espérance luit ! une terre apparaît !

Ces traits mystérieux, ces contours et ces plages,
 Ne sont pas inconnus : ce sont de vieux amis.....
 Il avait si longtemps contemplé ces images
 Quand jadis il quitta ces lieux toujours bénis.

Mais un nuage obscur jetait son aile immense
 Comme un voile de deuil sur la patrie en pleurs,
 Ou le ciel triste et noir était sans transparence,
 Les astres sans lumière et les champs sans couleurs.

Sur les bords escarpés d'une falaise humide,
 En silence priait un ange aux ailes d'or,
 Et des larmes voilaient ce visage sans ride,
 Plus pâle qu'un lincol, plus triste que la mort.

C'était l'ange adoré, l'ange qui vous inspire,
 Cœur, votre pur amour ; poète, vos accents,
 Et près de lui gisait sur la terre une lyre,
 Une lyre muette, hélas ! depuis longtemps.

Et de ces bords lointains, terre de souvenance,
 Objet d'un vain espoir, objet de tant d'amour,
 Un long cri s'éleva d'angoisse et d'espérance,
 Et l'écho répéta : " Reviendra-t-il un jour ! "

Cet accent déchira l'âme de Crémazie,
 Souvenirs et regrets, tout parlait à son cœur.
 Alors il entonna pour sa chère patrie
 Un chant, adieu suprême, un hymne de douleur.

(*) Crémazie était alors en France.

" Adieu, beau Canada, terre de la vaillance,
 " Où la gloire a tracé tant d'immortels sillons,
 " Où l'âme a tant d'amour, le cœur tant d'espérance,
 " Où si beaux sont les chants et si gais sont les fronts

" Non, je n'espère plus aller sur cette plage
 " Rêver et contempler..... chanter comme autrefois
 " Chanter !..... Ah ! la douleur m'en ôte le courage,
 " Sous un ciel étranger l'oiseau n'a plus de voix.

" Non, je n'espère plus aller où la mitraille
 " Rongea nos bataillons, victimes de l'honneur,
 " Revoir ces lieux bénis où grondait la bataille,
 " Et dont le souvenir écrivit tant mon cœur.

" Mon âme se nourrit de larmes, de tristesse,
 " Quelques lambeaux épars d'un bonheur passager
 " Sont venus en passant jeter une caresse,
 " Un sourire à mon cœur, mais sans le soulager

" Ce cœur, il n'a plus même une espérance vaine,
 " Même une illusion, un espoir à venir....
 " Patrie ! Ah ! loin de toi pour expier sa peine
 " Faut-il donc tant pleurer, faut-il donc tant souffrir !

" De l'expiation j'ai bu la coupe amère,
 " Le calice de fiel a précédé mes pas !
 " Que de larmes d'ennuis sur la terre étrangère !
 " Amis, pour tant de pleurs ne pardonnez-vous pas ?

" Et toi, je te prononce encor, nom que ma lyre
 " Redit avec amour et répète en pleurant,
 " Canada !... nom aimé que souvent je soupire,
 " Canada !... nom chéri ! sois mon dernier accent !

IV

Et sa voix s'éteignit !..... mais soudain une aurore
 Jeta son teint de rose et son frais incarnat,
 Sur ces champs adorés qu'il put revoir encore
 Dans toute leur splendeur et dans tout leur éclat !

Il revit ces endroits, illustres champs de gloire
 Où sont tombés, un jour, tant de vaillants héros !
 Dont les faits sont inscrits aux fastes de l'histoire,
 Et les noms inconnus au fond de leurs tombeaux.

Il vit encor le Cap, avec sa citadelle
 Au front noir et sévère, à l'aspect imposant ;
 — Dragon au cœur jaloux, superbe sentinelle. —
 Qui semble sommeiller comme dort un volcan.

Au loin, de vieux soldats au cœur plein de vaillance,
 Revenaient se grouper en un fier bataillon.
 Ils portaient avec eux le Drapeau de la France,
 C'étaient les vieux soldats, héros de Carillon !

V

Puis cette Vision, comme un brillant mirage,
 En s'évanouissant oscilla dans les airs,
 Devant elle tomba le voile d'un nuage
 Jetant son aile grise au front des cieux déserts.

L'ange reprit son vol ! Et la vague écumeuse
 Revenait s'endormir sur la rive du port ;
 Et quand la nuit tomba calme et silencieuse,
 Le poète n'avait qu'un seul espoir : la mort !

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er AVRIL, 1883.

Aux retardataires.

Il n'y a plus qu'un mois à s'écouler pour arriver à l'époque fixée pour le tirage de notre Loterie, et cependant un très grand nombre d'abonnés persistent à demeurer sourds à nos appels réitérés.

C'est au prix des plus grands sacrifices que nous soutenons cette publication de *l'Album des Familles*, et cependant près d'un millier d'abonnés ont la conscience tranquille, et nous laissent seul à nous débattre pour recueillir chaque mois la somme nécessaire aux dépenses d'impression et d'administration, qui sont comparativement considérables.

S'il n'y a pas amélioration d'ici au 1er de mai, alors nous nous verrons dans la nécessité de retrancher l'envoi de *l'Album*, et de mettre en collection forcée les comptes de ceux qui n'auront pas satisfait à cette dette si légitime pour nous et d'honneur pour eux

— 000 —

Une décision pénible

Quant aux abonnés qui n'ont rien payé depuis quatre ans, non seulement l'envoi de *l'Album* cessera, mais les comptes seront placés entre les mains d'un avocat chargé de poursuivre, et nous publierons les noms de ces mauvaises paies, avec les montants dus par chacun, afin de mettre en garde la presse en général contre cette désastreuse clientèle, qui s'abonne aux journaux avec l'idée de ne point payer, et qui sont la cause, parfois, de la cessation d'une publication appelée à rendre d'éclatants services à la société. Non seulement ils commettent une injustice, en retenant le bien d'autrui, mais ils deviennent les assassins d'une œuvre utile, sans s'en douter, peut-être.

Il est encore temps, toutefois. Qu'on examine sa conscience, et le pardon ne se fera pas attendre : tout sera oublié.

Nouveaux agents.

M. J. N. Duquette, qui avait accepté l'agence de notre publication pour la cité de Québec, nous ayant informé que ses occupations nouvelles ne lui permettent plus d'agir en cette qualité, nous avons pris des arrangements avec M. ETIENNE LÉGARÉ, agent général, qui redevient notre agent local pour la ville de Québec.

Madame LOUIS MARTINEAU, de la paroisse de Saint-François, désirant voir se propager *l'Album* dans sa paroisse, nous a offert son concours, que nous avons accepté avec empressement.

M. Victor Lalonde, de St-Eugène, diocèse d'Ottawa, débute par l'envoi d'une liste de huit abonnés nouveaux, et se constitue notre agent.

— 000 —

Un écho du Nord-Ouest.

Nous insérons avec empressement ce cri du cœur de notre aimable collaborateur, qui sait trouver moyen de nous dire, à travers le sentiment de la douleur qu'il exprime, qu'il fera bientôt profiter aux lecteurs de *l'Album* du fruit de ses études sur les hommes et les choses de l'immense contrée qu'il habite depuis quelques années.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le numéro de mars de *l'Album des Familles* m'a été passé par un ami et je l'ai lu avec plaisir. Quelque loin que nous soyons de nos anciens foyers la fibre nationale vibre encore aux accents de notre langue, et bien qu'il nous faille ici nous servir bien plus souvent de la langue anglaise que de notre langue maternelle, nous ne sommes pas moins heureux de laisser notre cœur battre aux accords si suaves de la voix de notre enfance, de cette mélodie de notre berceau, de cette enchanteresse sublime qui a donné à notre race *Le drapeau de Carillon*, "O Canada, mon pays, mes amours." J'ai lu surtout avec mélancolie la notice biographique de mon ami, Charles Onimet, moissonné à la fleur de l'âge. Sa mort est arrivée si tôt. Bien de délicieuses choses ont été tracées par sa plume facile, et combien d'autres auraient suivi ce qu'il y a d'édifié dans ses œuvres. Mais sensitive délicate, le vent froid de la vie l'avait touché en passant, et il est allé chercher sous d'autres cieux

l'arôme des prés, toujours verdoyants, et les parfums de l'infini.

Paul Chénier mourut aussi, un jour, à la fleur de l'âge, de cette maladie d'une âme souffrant de l'horizon limité d'ici-bas. Ses amis en parlèrent longtemps et en conservèrent un souvenir encore durable. Nous en ferons autant de notre ami, parti pour les sphères supérieures. La fleur tend sa corolle vers les rayons du soleil dont elle reçoit lumière et chaleur. L'âme du poète tend vers l'idéal, et l'idéal ne se trouvant pas ici-bas, faut-il s'étonner qu'elle nous délaisse pour monter là-haut !

Je tâcherai de vous envoyer une petite légende pour un de vos prochains numéros.

En attendant, je me souscris comme toujours

Votre serviteur et ami,

ZACHARIE.

Winnipeg, 16 mars 1881.

— 000 —

La Presse du Canada.

D'après le Directoire des journaux de MM. Geo. P. Rowell et Cie, de New-York, actuellement sous presse, il appert qu'il y a en Canada 596 journaux ou revues, au nombre desquels se trouvent 74 journaux quotidiens et 57 revues mensuelles. Le nombre des journaux hebdomadaires s'élève à 423.

— 0 —

M. Paul Féval.

Malgré le concours empressé de quelques-uns, nous constatons avec regret que diverses causes particulières, que nous ne voulons pas étaler ici, ont empêché l'expression immédiate de se produire en faveur de cet illustre écrivain, frappé par le malheur, quoique l'esprit public soit entièrement dévoué et rempli d'admiration pour ce savant écrivain et les œuvres glorieuses qu'il a su produire par la surabondance de son intelligence et de son cœur.

Le concert du 14 mars, à Ottawa, qui a produit une recette brute de 545 francs (\$109), n'a laissé cependant que quinze francs de surplus sur les dépenses occasionnées, mais il a eu pour résultat important de faire connaître davantage l'ardente piété de M. Féval et de sa digne épouse, son amour filial pour l'Eglise, et les aspirations de son âme qui brûle du désir de voir la France redevenir glorieuse, puis-

sante, et pleine de cette foi qui, jadis, la plaçait à la tête de toutes les nations de la terre, à l'ombre de la croix.

Voici le résultat de la souscription ouverte dans nos bureaux, le mois dernier.

	france.
L'Album des Familles.....	25
M. l'abbé V. Plinguet, curé de l'Isle Dupas	25
Dr J. C. Taché, d'Ottawa.....	25
L'hon. B. de Boucherville, sénateur.....	22.50
L'hon. W. Chaffers, sénateur.....	20
L'hon. Jos. Armand, sénateur.....	12.50
Anonyme.....	7.50
Autre Anonyme.....	7.50
H. L. Shoener, Pierreville.....	5
J. B. Lalime, St-Jean (P. Q.).....	5
A. N. Vésina, notaire, Beaupré.....	5
J. V. R. Archambault, Varennes.....	5
Diverses autres souscriptions.....	20
Balance provenant du concert.....	15
Total.....	200 francs

Si de nouvelles offrandes nous parviennent durant le mois d'avril, nous en rendrons compte dans la prochaine livraison de l'Album, époque à laquelle sera close la souscription ouverte dans nos bureaux.

Les deux cents recueillis ont été expédiés aujourd'hui même, par une traite sur Paris.

— 000 —

Erreurs à corriger.

Dans la poésie intitulée : " Une boucle de cheveux," insérée dans l'Album des Familles, page 62, on nous signale les erreurs à corriger qui suivent :

Quatrième strophe, 2e vers, il faut lire *belle chose*, au lieu de "*belles choses*."

Cinquième strophe, 3e vers, lire *ton âme*, au lieu de "*son âme*."

— 000 —

Musique Religieuse.

Nous attirons l'attention de MM. les curés, maîtres de chapelle, organistes, etc., sur l'annonce que nous publions dans la présente livraison de l'Album, la "*Guirlande à Marie!*" expressément préparée pour les exercices du mois de Marie et les principales fêtes de la Ste Vierge, que nous venons de recevoir de France par la dernière malle. Nous n'avons que huit exemplaires de cette brochure à disposer, pour le moment.

— 000 —

Distinction.

Nous apprenons avec plaisir que l'honorable M. Marchand, député de Saint-Jean, à l'Assemblée Législative, vient d'être nommé membre titulaire de l'Académie des Muses Santones, de France

Le siège de cet illustre corps est à Royan, Charente-Inférieure. Parmi ceux qui en font partie, nous voyons les noms de Henri de Bornier, de Victor Hugo, du général Pittié, de Paul de Remusat, de Joséphin Souvary, de Louis Ulbach, d'Auguste Vacquerie, de Jules Vernes.

Le Canada compte à l'académie des Muses Santones quelques membres honoraires. Ce sont MM. Oscar Dunn, le Dr LaChapelle, Robidoux, et Louis Fréchet. L'honorable M. Marchand est le seul de nos compatriotes qui soit titulaire de cette académie. Nous le félicitons ; cet honneur retombe sur les nôtres. On lira avec plaisir le sonnet qui lui a mérité ce titre :

LE SONNET.

Non, jamais je n'ai pu fabriquer un sonnet
Sans mettre en désaccord le bon sens et la rime;
Un son qui, dans huit vers, quatre fois réson-
ne, en passant sur ma lyre avec un bruit de lime,

J'errais, sans rien trouver, du plaisant au su-
blime,
Et, très nerveux, souvent, lorsque minuit
sonnait,
Comme un pauvre forçat qui regrette son crime
Je rougissais des vers que ma main façonnait.

Puis, le cœur pénétré de doute et de colère,
Je déplorais tout bas mon peu de savoir faire,
En maudissant ma muse,et Pégase, en
surplus ;

Mais, grand Dieu, voilà bien que sur lui je
remonte
Et qu'insensiblement sous ma main il se
dompte !...
Bravo !...j'ai mon sonnet !...ou ne m'y prendra
plus !

C'est très délicat, et fort bien
tourné.

— 000 —

VARIÉTÉS.

ÉLANS VERS MARIE.

A l'Angelus du point du jour,
J'ai dit : Marie est mon amour !

A midi, quand la cloche ondoie,
J'ai crié : Marie est ma joie !

L'airain sacré tinta, le soir,
J'ai dit : Marie est mon espoir !

NARZALE JOBERT.

— 000 —

GRANDE LOTERIE

"L'ALBUM DES FAMILLES"

Bourses de \$50-\$25-\$15-\$10, etc.

AURA LIEU LE

7 MAI 1883.

Dans le but d'augmenter la circulation de l'Album des Familles, tant au Canada qu'aux États-Unis, nous avons résolu d'offrir aux abonnés, anciens et nouveaux, une série de *Primes spéciales*, ainsi classées :

1er Prix—Une bourse, renfermant.....	\$50
2e Prix—Une autre bourse, renfermant.....	25
3e Prix—Une autre bourse, do.....	15
4e Prix—Une autre bourse, do.....	10
5e Prix—Une autre bourse, do.....	7
6e Prix—Une dernière bourse, do.....	5
Quarante-quatre gratifications de \$2.00, soit...	88

Total : 50 Prix, valant.....\$200

Plus : divers *Chromos*, pour être tirés de la même manière, afin d'offrir aux abonnés qui n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses ou gratifications ci-dessus, l'avantage de posséder, toutefois, un humble mais gracieux cadeau destiné à orner leurs salons. Ces chromos seront variés, et expressément préparés pour les abonnés de l'Album des Familles.

Dans l'intérêt de cette entreprise, nous invitons toutes les personnes abonnées à l'Album des Familles de nous accorder leur appui, en s'efforçant d'engager tous ceux qu'ils connaissent à s'abonner à cette Revue littéraire, destinée qu'elle est à récréer et instruire tout à la fois la famille.

Toute transmission faite de la part des abonnés par l'entremise des agents, ne devra pas s'étendre au-delà du 1er Mai ; quant à la transmission faite directement à nous, les abonnements pourront être reçus jusqu'au 5e jour de mai inclusivement.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire de
l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1061, Ottawa.

SOMMAIRE :

Bulletin Religieux. PAGES

Brief Exposé de la Route du Calvaire..... 97

Littérature.

Paul et Virginie (Suite), par Bernardin de Saint-Pierre..... 99

Les Fiancés (Suite), par Alex. Manzoni... 103

Poésies.

Le Cloître, par T. L..... 109

A quoi songes tu ? par Léon LERRAIN..... 109

La croix est le bien des cœurs purs..... 109

Aspiration, par T. L..... 109

Le Canada, par CRÉMAZIE..... 109

Un cri du Cœur..... 115

Épique à la mémoire de la fondatrice des Hospitalières de St-Joseph..... 124

Vision de Crémazie..... 126

Un sonnet, par M. Marchand..... 127

Un Elan vers Marie..... 127

Critique Historique.

Napoléon Ier, par A. L. DESAULNIERS..... 110

Thérapeutique.

Trattement des Fièvres Typhoïdes..... 112

“ de la Diphtérie..... 113

“ de la Coqueluche..... 113

“ de la Consomption..... 113

Biographie.

M. l'Abbé Chabert, directeur de l'Institut des Beaux-Arts, Montréal, par OCTAVIEN..... 114

Bibliographie.

Les Annales de la Bonne Sainte Anne de Beaupré..... 115

Que va-t-il arriver..... 115

Pénitence ! Pénitence..... 115

Archéologie.

La tombe d'Octave Crémazie, en France. 115

L'Écrin des Demoiselles.

Journal de Mlle Anna de Luri (fragments), (Suite)..... 116

Collaboration.

Réflexions sur la mort de Garibaldi..... 118

Les Châtiments Divins, par A. P..... 121

Légendes.

Le Tremble..... 124

L'Aubépine..... 124

Informations spéciales.

Aux retardataires..... 126

Une décision pénible..... 126

Nouveaux Agents..... 126

Un Echo du Nord-Ouest..... 126

La Presse du Canada..... 126

M. Paul Feval..... 126

Erreurs à corriger..... 127

Musique Religieuse..... 127

Pensées et Maximes.

Pensées diverses..... 103-114-124

La Vie de Famille..... 108

Influence de quelques Femmes illustres.. 124

AGENTS

DE

L'ALBUM DES FAMILLES

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec..... Etienne Légaré, 378, rue Saint-Joseph, St Roch.

Montréal..... Ignace St-Amour, 7, rue Allard.

Trois-Rivières... P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

Paroisses. Comtés. Agents.

Anse St Jean...Chicoutimi...Didier Houde,

Arthabaskaville.Arthabaska...Aimé Dion,

Beauharnais...Beauharnais...J. A. Lapointe,

Berthier...Berthier...Amateur Demers,

Fraserville...Témiscouata...V. Chamberland,

Joliette...Joliette...Albert Gervais,

Kamouraska...Kamouraska...P. C. Dupuy,

L'Assomption...Assomption...J. S. Rivet,

Lotbinière...Lotbinière...Maxime Lemay,

Louiseville...Maskinongé...T. T. Rivard,

N.-D. de Lévis...Lévis...A. G. Routhier,

Rimouski...Rimouski...A. G. Dion,

Sault au Recollet Hochelaga...Cyp. Corboil,

S. A. LapocatièresKamouraska...Geo. Lévesque,

St Bruno...Chambly...J. M. Côté,

St Colomb,SilleryQuébec...Félix Langlois,

St Cyrille de Windsor, Drummond...L. J. B. Brassard

St Donat...Rimouski...Clovis Morneau,

St François...Montmagny...Dame Le Martineau.

St Hyacinthe...St Hyacinthe...M. Lussier,

St Nicolas...Lévis...L. Fréchette, jr,

St Romuald...Lévis...Joseph Fortin,

Ste Rose...Laval...P. O. Grenier,

Ste Thérèse...Terrebonne...P. Jérôme,

St Vincent de Paul,Laval...C. E. Germain,

Terrebonne...Terrebonne...Octave Forget,

Ville de St Jean,St Jean...Jean Bourguignon.

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shediac Bridge...Westmoreland...J. L. Poirier.

ONTARIO.

St Eugène...Prescott...Victor Lalonde.

St Joachim...River Ruscom,Rugéne Beuglet.

MANITOBA

St Boniface..... }M. Gauvreau,

Winnipeg..... }

ÉTATS-UNIS.

Lo états. États. Agents.

Biddesford.....Maine.....L. E. Dionne,

Burlington...Vermont...Alfred Street.

Central Falls...Rhode Island...Z. Choquette,

Chicago.....Illinois...Ph. Baillargeon,

Détroit.....Michigan...167, Blue Island Av.

Fall River...Massachusetts...Ed Racicot,

Indian Orchard Massachusetts...H. R. Benoit,

Lake Linden...Michigan...Jos. Bengle,

Lawrence...Massachusetts...D. L. Augé,

Lewiston...Maine...Dr Jos. Desmarais,

Lowell.....Massachusetts...126, Lowell Str,

North Adams...Massachusetts...David N. Parthoisais,

Norhampton...Massachusetts...Dr N. Ollineau,

Putnam.....Connecticut...Hector Duvert,

St Albans...Vermont...Dr G. Thibault,

Troy.....New-York.....

Worcester...Massachusetts.

Woonsocket...Rhode Island...U. Tetrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 449, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit Pour le Canada et les Etats-Unis..... \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payables invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 de colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Inscriptions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/4 de page	1/2 page	3/4 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Inscriptions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU, Editeur-Propriétaire, de l'Album des Familles, Ottawa, (P. O. Boite 1061.)

Annonces nouvelles.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

*Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.*

**200,000 sont vendues
chaque année**

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO.

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.70 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 19, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle **NEW-YORK.**



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des royaumes chez l'un et l'autre sexe le composé est sans égal.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

BULLETIN DES ANNONCES.

Avis Officiel.



DEPARTEMENT DES POSTES.

Ottawa, Janvier 1883.

DIVISIONS TERRITORIALES AU NORD-OUEST.

1. L'immense étendue de pays située entre les limites occidentales de la Province de Manitoba et les limites orientales de la Colombie Anglaise, a été partagée en quatre Divisions Territoriales, savoir : Assiniboia, Saskatchewan, Alberta et Athabasca, plus à l'ouest, entre les deux précédentes divisions et la Colombie Anglaise.

Les lettres et autres matières postales à destination d'un endroit quelconque situé dans la partie du Nord-Ouest ainsi divisée, devront être spécialement adressés à la division territoriale dans laquelle se trouve tel ou tel endroit.

Cependant, comme Winnipeg est le bureau de distribution pour tout le Nord-Ouest, les lettres, etc., devront porter sur l'adresse le mot "via Winnipeg."

Par exemple, une lettre à destination de Battleford devra être adressée :

M. A. B.,
Battleford,
Territoire Saskatchewan,
via Winnipeg, Canada.

Les Maîtres de Poste devront informer toutes personnes en correspondance avec le Territoire du Nord-Ouest, par la voie de leur bureau, d'adresser leurs lettres, etc., autant qu'il leur sera possible, en conformité des instructions ci-dessus.

Les principaux Bureaux de Poste déjà établis, dans les districts nommés ci-dessus, sont les suivants :

Nom du Bureau de Poste.	Division Territoriale.
Battleford.....	Saskatchewan.
Broadview.....	Assiniboia.
Carleton.....	Saskatchewan.
Edmonton.....	Alberta.
Grandin.....	Saskatchewan.
Moosomin.....	Assiniboia.
Oak Lake.....	do
Prince Albert.....	Saskatchewan.
Qu'Appelle.....	Assiniboia.
Regina.....	do
St-Albert.....	Alberta.
Stobart.....	Saskatchewan.
Touchwood Hills.....	Assiniboia.

CARTES POSTALES EN DOUBLE (Reply Post Cards.)

2. Pour la commodité de la correspondance par carte postale, dans les limites de la Puissance, une double carte postale a été préparée et est maintenant prête pour émission. Cette carte permettra, à l'expéditeur primitif, se servant de cette nouvelle carte, d'envoyer avec sa communication une carte postale, en blanc, payée d'avance, pour y insérer la réponse. Chaque moitié de la carte double portera un timbre-poste de la valeur d'un centin en paiement d'avance.

Les règlements ordinaires pour les cartes postales s'appliqueront à ces cartes-réponses, soit lorsqu'elles sont originairement mises à la poste, soit lorsque la moitié destinée à la réponse est remise à la poste.

La carte postale en double, ou carte-réponse sera émise à deux centins, et vendue au public à ce même taux par les Maîtres de Poste et les vendeurs d'estampilles.

Les cartes pour réponse, dont on pourra se servir pour correspondre avec le Royaume-Uni seront émises sous peu, et lorsque des cartes postales de ce genre venant du Royaume-Uni et portant l'impression voulue du timbre-poste de ce pays, seront reçues ici par la malle, la partie de la carte destinée à la réponse pourra être remise à la poste au Canada pour être envoyée à son adresse dans le Royaume-Uni, comme une carte postale payée d'avance, sans qu'il soit nécessaire d'exiger un port additionnel.

Les changements dans la liste des bureaux de Poste qui ont été faits au mois d'Octobre 1882, sont comme suit :

Newry Station, Ont., nom du bureau changé en celui de Atwood.
Clandeboye, Co., Carleton, Ont., nom du bureau changé en celui de McKinlay.
McGillivray, Co., Middlesex, Ont., changé en celui de Clandeboye.
Rondeau, Co., Kent, Ont., changé en celui de Blenheim.
Armstrong's Corners, N. B., est dans le comté de Queen's, non pas dans le comté de King's.
Brigg's Corner est dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Enniskillen station est située dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Oakham est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Upper Ottnabog, est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.

JOHN CARLING,
3 c. Maître Général des Postes.

AUX DIRECTEURS DE CHOEURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Oeuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

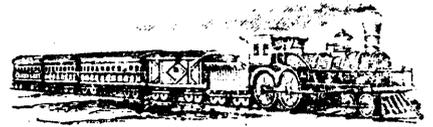
Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1061, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.



CHEMIN DE FER DU NORD. DE QUÉBEC A MONTRÉAL.

Les trains circulent comme suit :

Départ de Hoche- laga pour Québec	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
	P M	P M	P M	A M
6.10	3.00	10.00	9.30	
A M		A M	P M	
8.00	9.03	6.30	2.40	
Dépt. de Québec pour Hochelaga	P M	A M	P M	
5.30	10.10	10.00	4.00	
Arrivée à Hoche- laga	A M	P M	A M	
8.15	4.40	6.30	9.10	
Départ de Hoche- laga pr. Joliette..	P M			
5.15	
Arriv. à Joliette..	7.40	
Dépt. de Joliette p. Hochelaga..	A M			
6.00	
Arrivée à Ho- chelaga	8.50	

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,
Surintendant Général.

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTRÉAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

Départ d'Hoche- laga pour Ot- tawa	Mixte	Malle	Express
	P M	A M	P M
8 30	8 30	5 00	
Arrivée à Ottawa.	7 55	1 20	9 50
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10.00	8 10	4 55
Ar. à Hochelaga.	9 45	1 00	9 45

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre aux bureaux du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal, et rue Elgin, Ottawa.

ARCHER BAKER,
Surintendant-Général.